

JOURNAL-ÉCOLE DE L'INSTITUT DE JOURNALISME BORDEAUX AQUITAINE

671
gratuit

IMPRIMATUR

ROUGE BORDEAUX BLEU MARINE



LES ENNEMIS DE LA RÉPUBLIQUE

Alors que les sondages indiquent une progression continue du Front National, journalistes, hommes politiques, éditorialistes s'inquiètent. Le FN, c'est l'ennemi de la République !

Les médias donnent un poids démesuré à des instituts de sondage qui se sont souvent trompés, et se tromperont encore, et tous exhortent la classe populaire à ne pas voter populiste. Parfois, ils sont encore plus clairs : il faut voter utile ! Ils « guident » le choix du peuple : drôle de façon de sauver une démocratie.

Les plus cyniques diront que c'est une tactique. Pour que les votes se concentrent au soir du 22 avril sur les favoris. Bref, sur Hollande ou Sarkozy. La dictature des sondages pour aboutir au bipartisme. Pour arriver, à terme, à un choix réduit entre une gauche pas trop molle ou une droite pas trop dure.

Ils ne comprennent pas qu'en agissant ainsi, ils renforcent leur adversaire. Le FN menace la République ! Cette hypothèse ne dissuade plus une fraction grandissante de la population, un monde



Maxence Kagni

Rédacteur en chef.

précarisé, qui n'est plus effrayé par une explosion du système politique.

Risquons une proposition différente. S'il faut combattre Le Pen, c'est en examinant son programme. En s'attachant à déceler les failles. En étant patient et en prenant son temps. Le temps : c'est ce qui manque dans notre société, où le débat d'idées est évincé par le culte des « petites phrases ». Il faut combattre le FN par l'argumentation. L'appauvrissement du débat et la diabolisation : ce sont eux les vrais ennemis de la République. ➔

SOMMAIRE

3 Le caméraman caché, Mazen Hamoudi

INTERNATIONAL

4 Valse contre Bachar

6 Politiquement mormon

7 La Coupe d'Afrique des passions, reportage photo

ECO-SOCIÉTÉ

8 Costa Concordia : Quelles peines pour les responsables ?

9 Les collectivités locales face au triple A

10 Les orthophonistes sans voie

DOSSIER POLITIQUE

L'extrême droite fait bloc

12 Les identitaires posent la première pierre

13 L'avis de Noël Mamère

14 Être noir et voter FN

15 Les paraphes de la discorde

15 Les deux Gironde, analyse électorale

CULTURE

16 Le pixel s'inscrit dans l'art

• Des souris et des hommes

• Voir la vie en 3D

16 Detachment, du givre à l'âme

18 Show Cases à Angoulême

• Shebam ! Pow ! Blot ! Wizz !

• Baru féru de Rock n' Roll

SPORTS

20 Le vif d'or de l'UBB

22 Roi des jeux, jeu des rois

23 J.C Péraud : « Faire mieux sur le Tour », interview du cycliste

INSOLITE

23 Le réseau social qui a du chien

PORTRAIT

24 Le rôle de sa vie, portrait de Raymond Forestier

Photos de couverture : Elsa Landard, Clémence Bohème.

Journal école de l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit • Directrice de la publication : Maria Santos-Sainz • Rédacteur en chef : Maxence Kagni
Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine • 1, rue Jacques-Ellul – 33080 Bordeaux cedex • ISSN 0397-068X

Impression : imprimerie Lestrade, Cenon

MAZEN HAMOUDI, caméraman caché

Ce journaliste libanais est menacé de mort à la suite d'un reportage consacré au Hezbollah. Exilé à Bordeaux, il demande l'asile à la France.

Le Hezbollah sait tout, le Hezbollah, c'est la police.

Le numéro était privé. « Allô ? Rafiq Hariri est mort, tu vas le rejoindre. Toi, tes filles et ta femme », affirme la voix au bout du combiné. Journaliste à Future TV, une chaîne détenue par la famille Hariri, Mazen Hamoudi a reçu plusieurs menaces de mort de ce genre. Des appels téléphoniques, des SMS, des lettres anonymes glissées sous le pas de sa porte. Alors, Hamoudi change de numéro de téléphone, d'adresse. La famille déménage trois fois mais les menaces continuent d'aller crescendo. Et puis, en décembre 2010, un homme armé finit par pénétrer à son domicile. L'intimidation de trop. Un traumatisme pour ses deux fillettes, âgées de 6 et 9 ans. « Impossible pour elles de dormir toutes seules », raconte Maître Alexandre Chrétien, l'avocat de Mazen. L'origine des menaces fait peu de doutes. Elles débute après la diffusion d'un reportage réalisé par le caméraman. Les images montrent l'assaut, le 8 mai 2008, des bureaux de sa chaîne, Future TV, propriété du premier ministre de l'époque, Saad Hariri, fils de Rafiq, par des hommes armés du Hezbollah, alors dans l'opposition. Les balles des mitraillettes sifflent, les tirs de lance-roquettes fusent et Mazen filme la scène. « Lorsque le reportage a été diffusé, la branche armée du Parti de Dieu n'a évidemment pas du tout apprécié et c'est là qu'ont commencé les menaces », explique Me Chrétien. Le siège de Future TV détruit, la chaîne décide d'envoyer le reportage à ses concurrentes. Le caméraman est dans l'impasse. S'il parle à ses collègues, ils vont évoquer les menaces sur la place publique et faire de lui un martyr médiatique, sans réfléchir aux risques

Mazen demande à Maître Chrétien de poser avec lui, "pour le remercier", dit-il.



B.J.

Par Anthony Jolly & Boris Jullien

que pourrait encourir sa famille. Et quand on évoque le recours à la police, Mazen sourit : « *Le Hezbollah sait tout. Le Hezbollah, c'est la police* ». La situation n'est plus tenable, la famille Hamoudi est contrainte de quitter Beyrouth.

PLUS QUE DES FRÈRES

Début décembre 2011, la famille arrive donc à Bordeaux, « *parce que la France est le pays des Droits de l'Homme* ». « *Monsieur Hamoudi a des cousins en Italie et en Allemagne, mais a tout de suite choisi la France* », confie l'avocat. Et plus particulièrement Bordeaux, moins pour la fonction qu'occupe Alain Juppé que pour les conseils — avisés ou non — que lui ont donnés ses proches. « *J'ai choisi Bordeaux parce que des amis m'ont dit que les écoles étaient réputées* ».

La famille Hamoudi s'installe dans un hôtel bordelais. Y épuise en sept nuitées ses ressources financières. Sans le sou, Mazen, sa femme et ses deux filles rencontrent dans le bus Mohammed Hassan El Malah, un étudiant franco-libanais qui décide de les aider. « *Il faisait nuit, il était tard, rapporte le jeune homme. J'ai vu ses deux filles qui pleuraient, j'ai entendu qu'il parlait libanais. Je suis allé le voir. Il m'a raconté toute son histoire.* » Mazen confesse : « *Si je n'avais pas croisé Mohammed Hassan dans le bus, j'aurais dormi dans la rue* ».

De l'aveu de l'avocat, Me Chrétien, « *Monsieur El Malah, c'est la bonne étoile de Monsieur Hamoudi* ». Il héberge la famille depuis maintenant un mois et demi. Il l'accompagne dans toutes ses démarches, à la préfecture, dans les associations et jusqu'au cabinet de l'avocat. Mohammed Hassan El Malah fait office de traducteur pour Mazen. Plaide sa cause. Et l'étudiant d'expliquer : « *Nous au Liban, si on voit quelqu'un qui a besoin de quelque chose, on fait tout pour lui. Maintenant on est plus que frères.* » Si la bonté de Mohammed Hassan semble sans limite, ses ressources financières ne le sont pas. Le 4 janvier, Maître Chrétien se fend d'un courrier à Alain Juppé, « *en sa qualité de ministre des Affaires Étrangères, pas de maire* », dit-il, pour l'alerter de la situation de Monsieur Hamoudi. « *L'idée, c'était d'apporter une réponse politique plutôt que juridique parce que j'ai le sentiment que la situation de mon client est suffisamment emblématique pour s'en saisir* », argue le magistrat.

RÉPONSE DANS QUELQUES SEMAINES

Coïncidence ou non, le 17 janvier, le préfet accorde une autorisation de séjour à Mazen Hamoudi, préalable à l'instruction de la demande auprès de l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides (OFPRA). L'accord ou non de la demande d'asile se basera sur la crédibilité du récit et du danger pour la famille Hamoudi. Dans quelques semaines au mieux, la réponse tombera.

Le Libanais aspire à une vie des plus simples, avec un travail. « *J'aimerais exercer ma profession en France*, confie-t-il. « *Je sais qu'ici, je ne serai pas menacé pour un reportage.* » Il n'oublie pas pour autant ses compatriotes et ses confrères. « *Au Liban, l'important, ce n'est pas que les journalistes quittent le pays mais qu'ils changent de camp et d'avis et adhèrent aux idées du Hezbollah.* »

Pour l'instant, le Hezbollah compte deux ministres dans le gouvernement de Najib Mikati, l'actuel Premier ministre, et 13 sièges de députés sur 71 au Parlement libanais.

VALSE CONTRE BACHAR

Le 15 mars 2011, le peuple syrien trouvait pour la première fois le courage de dire non. Non à un régime autoritaire, à la corruption, et à la violence quotidienne. Ce même jour, à 3 000 kilomètres de Damas, les opposants bordelais débutaient eux-aussi une lutte à distance. Dix mois plus tard, ils n'ont rien lâché.

Loin de chez elle, la communauté syrienne continue à se faire entendre.

Samedi 21 janvier. Journée internationale de la colère en Syrie. Malgré le froid et la légère bruine, une cinquantaine de personnes s'agite sur les marches du Grand Théâtre, en plein cœur de Bordeaux. Au milieu des bannières de l'opposition et des messages hostiles au régime, un jeune homme s'empare d'un mégaphone pour se faire entendre. « *Liberté pour la Syrie !* », « *Assad dégage !* », « *Assad assassin !* », s'exclame-t-il à tue-tête. Les mots sont durs. Le message est clair.

Ici, pas de BHL ou de Fadela Amara. Juste des hommes, des femmes et des enfants, qui, à défaut de vouloir

Par Clémence Bohème & Clément Chaillou

sauver le monde, sont venus sensibiliser la population française à leur cause. Leurs armes ? Le dialogue et les tracts. « *On espère faire bouger les choses en essayant de faire comprendre aux passants ce qui se déroule en Syrie* », affirme Dib Jelelati, président de l'association des Syriens de Bordeaux. Déplorant que les Bordelais ne soient pas assez renseignés sur la situation dans son pays d'origine, il prône un mouvement pacifiste : « *On ne veut pas faire de bruit dans le vide* ». Les chants des manifestants, leurs drapeaux et leurs affiches parlent pour eux : « *Vive la Syrie libre* » peut-on lire sur l'une d'entre elles. Parmi les protestataires, un médecin, un vétérinaire, et beaucoup de professions libérales. « *Les Syriens arrivés en France sont pour la plupart des gens instruits, qui ont bénéficié de bourses d'études*, explique Kussay Moselmani, du Comité de soutien au peuple syrien. *Il est important de montrer que ceux qui se lèvent contre le régime ne sont pas des opportunistes. Ce sont des gens qui se battent pour une vraie cause...* »

Kussay, lui, est doctorant en droit international et avocat au barreau de Damas. Du moins, il l'était. Radié l'an dernier après avoir dénoncé le régime d'Al-Assad lors d'une conférence à Istanbul, il ne peut désormais plus retourner dans son pays natal, sous peine d'y être arrêté. « *Mon père est décédé il y a quelques semaines. Je n'ai même pas pu assister à son enterrement* », raconte-t-il avec émotion. Ce même père qui avait été interpellé et interrogé l'an dernier à de multiples reprises par les autorités syriennes à cause des activités de son fils. Mais Kussay ne veut pas baisser les bras. Aujourd'hui, il consacre ses journées à la révolution. Avec l'aide de nombreux juristes et spécialistes des conflits internationaux, il a fondé l'an dernier le Centre syrio-européen des droits de l'homme. « *Je travaille depuis quatre mois en collaboration avec d'autres associations pour établir la liste des crimes contre l'humanité actuellement commis en Syrie* », expose l'intellectuel. Arrivé en France il y a seulement sept ans dans le cadre de ses études, il manie la langue de Molière à la perfection. Comme tous ses acolytes. Une nouvelle preuve – s'il en fallait une – de l'intégration de la communauté syrienne dans la société locale, essentielle pour donner de la portée à leur action. Une action, par ailleurs, étroitement surveillée par les renseignements syriens, comme le souligne K. Moselmani : « *Je suis fiché partout. L'ambassade a même des yeux ici. Il y a des étudiants boursiers qui transmettent des rapports de ce que l'on fait en France* ». Et même s'il n'a pas été menacé personnellement, l'ancien avocat se sait dans le collimateur du régime. Boîte mail piratée, écoutes téléphoniques, « l'Armée électronique », comme il la surnomme, ne lui épargne rien.

UN APPEL À L'AIDE

Mais Kussay ne se lamente pas. La plupart des contestataires ont le droit au même traitement. Et pour se sortir de cette situation, les solutions ne sont pas nombreuses : « *Il faut que la France et le Conseil de sécurité de l'ONU mettent en place de véritables embargos pour forcer Bachar al-Assad à quitter le*



pouvoir, ou éventuellement à accepter un changement radical, ce dont, je pense, il n'est pas capable ». Pas question d'intervention étrangère directe donc, si ce n'est pour stopper les crimes. « *Je ne veux pas confisquer la révolution des gens, je ne peux pas demander une intervention pour eux. Beaucoup veulent continuer à se battre !* »

Un point de vue que ne partagent pas Safwan Nezha et Nawaf Safadi, de l'association Syrie Démocratie 33. Pour eux, les porte-parole de l'ancienne génération, le peuple syrien ne viendra pas à bout de ce régime sanguinaire seul. Ils appellent donc à une protection internationale, à une véritable intervention étrangère pour équilibrer les forces et protéger les civils ainsi que les déserteurs. « *Comme en Libye, il faudrait mettre en place une zone d'exclusion aérienne. Les embargos ne suffisent plus. Et je sais que les gens partagent cet avis là-bas* », raconte Safwan Nezha.

Originaire d'Alep, cet archiviste est arrivé en France en 1981, lui aussi grâce à une bourse d'Etat. Il n'est jamais reparti depuis. Tout comme Nawaf, son vieux camarade. Lui est issu d'une vieille famille d'opposants, et pour ses idées politiques, il a déjà connu la prison dans sa jeunesse. Exilé depuis 1972, il est purement et simplement interdit de territoire. Etranger dans son pays. Une douloureuse expérience qui ne l'a pas empêché de refaire sa vie et de construire une famille en France, sa terre d'adoption. « *On dit mille fois merci à la France*, avouent les deux compères. *C'est ici qu'on a découvert la démocratie pour la première fois de notre vie. Et même au bout de 30 ou 40 ans, vous savez, on continue à l'apprendre chaque jour. Ce n'est pas une chose évidente* ».

La France, pour la communauté syrienne, c'est aussi Alain Juppé, ministre des Affaires étrangères et maire de Bordeaux. L'un des rares hommes qui semble faire l'unanimité dans le camp des révoltés, où l'on salue son intelligence et son engagement : « *On n'a pas de contact direct avec lui*, explique Kussay

Moselmani, *mais on ne cherche pas à lui mettre la pression. On est plutôt satisfait de ce qu'il fait dans le conflit syrien* ». Et si le maire est respecté, pour Safwan Nezha, c'est aussi parce que la ville est respectueuse : « *La préfecture et la mairie ne nous ont jamais posé le moindre problème. A chaque fois que l'on a demandé des autorisations pour manifester, on nous les a accordées très rapidement* ».

COMBATTRE LA CENSURE

La politique locale, accommodante, permet de soulager un peu les travaux de tous les jours. Car ceux-ci sont immenses : outre la gestion de son association d'une centaine de membres, Safwan veut maintenant diversifier l'action de Syrie Démocratie 33 en organisant des projections de films et des débats animés par des intervenants extérieurs, afin de continuer à mobiliser le public malgré la durée du conflit. « *On aide le peuple syrien avec nos moyens. Le peu qu'on peut faire, on le fait* ». En outre, il parcourt quotidiennement les réseaux sociaux pour tisser des liens avec d'autres mouvements et se tenir informé de la situation au pays.

« *Ma sœur, sous un faux nom,*

m'envoie régulièrement des chants contestataires sur Facebook ». La révolution 2.0 n'est donc pas un mythe. Opprimés, oppressés par un système à bout de souffle, les Syriens parviennent malgré tout à communiquer avec leurs frères expatriés. Quitte à les mettre dans le viseur du régime... Mais ça, le plaisant archiviste n'y pense plus : « *Je n'ai pas peur de l'espionnage. S'il le faut, je suis même prêt à rentrer au pays pour aider la révolution. J'ai 52 ans, je ne crains plus rien !* »

Ce retour au pays, Kussay, Nawaf, Safwan et les autres en rêvent à chaque instant. Alors, si la démocratie venait à pointer le bout de son nez, nul doute que chaque homme et chaque femme engagé dans cette lutte à distance re-

joindrait la terre de son enfance. Pour enseigner et transmettre les connaissances acquises en Europe, comme Kussay. Pour revoir les siens, comme Safwan. Ou tout simplement, comme le souhaite Nawaf, pour fumer une cigarette dans une rue de la capitale. Et renouer avec ses souvenirs, 40 ans après. ☞

UNE COMMUNAUTÉ SYRIENNE DIVISÉE

Forte de 600 membres, la communauté syrienne de Bordeaux subit de plein fouet les dissensions politiques du pays. Comme l'expliquent les manifestants, il existe quatre catégories de Syriens en France : les opposants qui s'affichent ouvertement, les opposants silencieux par crainte des représailles, les indécis, et les pro-régime. Car si les dissidents sont visibles et actifs, il existe encore des partisans de Bachar al-Assad. « *Même entre amis, on a actuellement des conflits à cause de la situation en Syrie*, explique Kussay Moselmani. *Cela a vraiment une influence sur nos relations* ». Et plus les victimes du conflit sont nombreuses (déjà 7 000 à l'heure actuelle), plus il devient difficile d'accepter les idées de son voisin.



En Syrie comme à Bordeaux, les femmes ont un rôle primordial dans la révolte.



POLITIQUEMENT MORMON

LES MORMONS EN CHIFFRES

La communauté mormone compte 14 000 000 membres dans le monde dont 6 000 000 aux États-Unis et 58 000 en France. Les paroisses de la Communauté urbaine de Bordeaux regroupent environ 500 fidèles. Aux États-Unis, les mormons ont un véritable poids politique. 15 des 535 membres du Congrès (soit 2,8 % des membres de l'assemblée contre 1,9% de mormons dans la population totale) appartiennent à cette religion.

LE PREMIER TEMPLE MORMON EN FRANCE ?

Les mormons font aussi parler d'eux en France. Quatre recours gracieux ont été déposés sur le bureau du maire du Chesnay, Philippe Brillaud (divers droite). En octobre dernier, il avait délivré un permis de construire pour le premier temple mormon en France, à 300m du Château de Versailles. Cet édifice devrait permettre aux fidèles d'éviter de se rendre à l'étranger pour célébrer les baptêmes et mariages. Une pétition en ligne des opposants a recueilli 5 000 signatures. La municipalité a maintenant deux mois pour rendre sa décision. Les contestataires pourront ensuite saisir le tribunal administratif.

L'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours ne s'engage aux côtés d'aucun candidat.

En 1968, le jeune Mitt Romney, de confession mormone, était en mission à Bordeaux. Aujourd'hui, pour la deuxième fois, il est candidat à l'investiture républicaine pour la présidentielle américaine. Quelle relation la communauté mormone de l'agglomération bordelaise entretient-elle avec la politique ?

Par Audrey Chabal & Sophie Levy

Ce dimanche matin, l'office religieux commence par le cantique « Seigneur, merci pour le prophète ». Après les prières, plusieurs fidèles montent à la tribune faire part d'expériences personnelles ou de points de doctrine. C'est au tour de Jérôme Fourré, l'un des croyants présent ce jour-là. Il met en garde la communauté contre Internet, les technologies et l'argent qui ont tendance à devenir de « faux dieux ». La politique ne fait pas partie de la liste. « Ce n'est pas un sujet qu'on aborde en réunion, c'est privé », commente Sylvain C.*, l'un des membres de l'Église de Talence. Pour ces discussions, les fidèles de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours ont un moment particulier, la soirée familiale. Trente minutes, le lundi soir, qui permettent de prendre le temps de se retrouver et d'échanger. « Si les enfants posent des questions sur la politique, on en discute », ajoute Sylvain C.

« HONNÊTE ET DROIT »

Pour autant, les missionnaires, des jeunes envoyés pendant deux ans à l'étranger pour prêcher la bonne parole, n'ont pas l'opportunité de s'intéresser aux questions politiques. « Nous n'avons pas beaucoup de temps pour suivre les informations », souligne Elder Buss**, jeune Américain en mission à Talence. Mais Carter Charles, qui rédige actuellement une thèse à Bordeaux 3 sur les mormons et la politique, évoque une autre raison : « Les missionnaires doivent s'abstenir de parler politique, ce n'est pas prévu dans le programme... Pendant leur temps libre, on les incite à s'imprégner de la culture du pays ». D'ailleurs l'Église mormone ne se prononce jamais pour un candidat.

Mais les fidèles de Talence ne restent pas sans voix face à l'engagement politique de Mitt Romney. Pour eux, sa religion est une force. « Les gens savent qu'on peut lui faire

confiance, parce qu'il est honnête et droit. Il est considéré comme un bon père de famille », explique Jérôme Fourré. Pourtant, d'après Carter Charles, sa religion l'a poussé à abandonner la course en 2007. Alors pour cette deuxième candidature, Mitt Romney ruse. « Il se place dans la droite ligne de ses croyances mormones qui véhiculent des valeurs dans lesquelles les évangélistes se reconnaissent... Sinon, il n'a aucune chance », analyse l'universitaire.

UNE BONNE CHOSE POUR L'ÉGLISE

Mais pour la communauté de Talence, la religion n'est pas décisive. « On ne va pas voter pour lui car il est membre de notre Église ! », rappelle Elder Buss, qui sera aux États-Unis pour les élections. Son véritable point fort ? Il a fait ses preuves en affaires. Selon Carter Charles, « il peut faire peur à Obama sur l'économie et la politique étrangère ». Encore faut-il que Mitt Romney remporte la primaire républicaine...

S'il échoue, le candidat à l'investiture aura au moins aidé ses coreligionnaires. Son combat politique donne l'occasion aux médias de s'intéresser au mormonisme. Une

bonne chose pour l'Église qui peut ainsi répondre aux critiques sur ses mœurs souvent méconnues. L'office religieux finit sur un cantique.

En cœur, les fidèles chantent : « Bien choisir dans les moments de faiblesse, éviter les pièges du Malin, Mal et Bien s'opposant en nous sans cesse... ». « Bien choisir », un précepte mormon que les électeurs américains seraient bien inspirés de suivre. ➔

* Ce fidèle a préféré conserver l'anonymat.

** Elder est un titre donné à tous les missionnaires qui permet de maintenir une certaine distance. Leurs prénoms ne sont pas utilisés dans le cadre de leur mission.

Mitt Romney peut faire peur à Obama



Sophie Levy



Les Ivoiriens sont sereins : les Eléphants battent leurs voisins burkinabés et accèdent au second tour.



Ambiance surréaliste au New Feeling. Les Marocains doivent absolument vaincre le Gabon, la rencontre est tendue.



La coupe de toutes les Afriques, pour tous les âges.

LA COUPE D'AFRIQUE DES PASSIONS

Le groupe Orange a eu du nez, il a raflé les droits télé. Le 21 janvier a marqué le coup d'envoi de la Coupe d'Afrique des Nations 2012. Les spectateurs se massent dans les établissements qui retransmettent les rencontres, autour d'un mafé ou d'un narguillé. Bordeaux ne déroge pas à la règle : l'occasion pour nous d'aller à la rencontre de la communauté africaine du centre-ville. Et de chiper quelques moments d'émotion.

Par Elsa Landard & Nicolas Canderatz



Ihmed peut jubiler : la Tunisie l'emporte, les supporters investissent la place de la Victoire.



L'Oubangui diffuse le désastre Sénégalais. Les lions de la Téranga quittent la compétition prématurément.



Hippolyte n'en croit pas ses yeux. La Guinée Equatoriale vient d'égaliser contre le Sénégal.

QUELLES PEINES POUR



Le navire de croisière *Costa Concordia* a fait naufrage le 13 janvier dernier. Au-delà du drame humain, se pose maintenant la question des responsabilités de chacun. Gaël Piette, professeur de droit maritime à Bordeaux et Laura Bazzouni, doctorante, reviennent sur les possibles chefs d'accusation qui visent la compagnie.

Dans le cas du naufrage du *Costa Concordia*, quelles poursuites sont envisageables ?

Laura Bazzouni : Avant d'envisager la question des poursuites, il faut déjà déterminer les responsabilités. Tout va dépendre de la cause et des circonstances de l'accident. Le capitaine aurait quitté le navire vers 23h30 et aurait été repéré sur un rocher en train de regarder les secours agir en son absence. Or, il est censé rester sur le navire et coordonner

Par Aurélie Simon & Aurore Jarnoux

l'intervention jusqu'à la fin. Si ce fait est établi, on peut le poursuivre pénalement. Il faut attendre la fin de l'enquête pour se prononcer. Et c'est bien sûr la loi italienne qui va s'appliquer.

Gaël Piette : Il peut être accusé d'homicide involontaire et d'avoir provoqué l'échouement du navire. On peut lui reprocher aussi l'abandon du bâtiment, sauf s'il justifie qu'il était plus utile au sol qu'à bord.

Quelles peines risquent le capitaine et Costa Croisières ?

L.B. : Sur le plan pénal, si les canots étaient en nombre insuffisant ou si les gilets étaient défectueux, le chef d'accusation pourrait être l'infraction à l'obligation de sécurité de l'État.

II Tout va dépendre de la cause et des circonstances de l'accident.

Questions sur les « géants de la mer »

À la suite du naufrage du *Costa Concordia*, la question du gigantisme des paquebots refait surface. Certains navires vont jusqu'à accueillir plus de 8 000 passagers. Faut-il être pour ou contre ces géants de la mer ? Les avis divergent dans le monde maritime.

Oasis of the seas : 300m de long. *Queen Mary 2* : 72m de hauteur. Deux exemples parmi d'autres de l'actuelle course au gigantisme. Mais les dimensions extravagantes des paquebots sont remises en cause après la catastrophe du navire de Costa Croisières. Si beaucoup critiquent cette nouvelle mode, elle permet avant tout d'élargir l'offre au plus grand nombre. Les compagnies peuvent proposer plus de services et de confort. Et puis, ces « îles flottantes » sont, selon les armateurs, plus sûres au niveau technique.

Selon Bertrand Lepou, retraité de l'Institut Français de la Mer (IFM), « on ne doit pas généraliser et jeter le discrédit sur tous les armateurs. Il faut faire attention à l'émotion et regarder les chiffres ». On constate en effet une hausse des accidents proportionnelle à l'augmentation du trafic. « Il y a plus de flux donc plus d'accidents, c'est mathématique. Mais, en revanche, il n'y a pas plus de danger. Les navires sont mieux équipés et les équipages mieux formés », estime Paul Tourret, directeur de l'Institut supérieur de l'économie maritime (Isemar). Tous les bâtiments sont inspectés par l'Agence Européenne de Sécurité Maritime. Il faut savoir aussi qu'un bâtiment comme le *Costa Concordia* peut s'arrêter en trois longueurs tandis qu'un pétrolier ne s'immobilise qu'en quatre kilomètres. Néanmoins, la hauteur peut poser plus de problèmes que la taille, avec une forte prise au vent.

« C'EST BIEN SI LE BATEAU FLOTTE »

Certains spécialistes pensent que le danger réside essentiellement dans l'évacuation des passagers. « Beaucoup de temps est nécessaire pour faire monter 8 000

personnes sur un bateau, c'est la même chose pour descendre. Le problème est la gestion de l'urgence et des secours », explique Paul Tourret. Le nombre élevé de croisiéristes peut augmenter les difficultés liées au stress, notamment en haute mer. D'autres estiment que le risque survient une fois les voyageurs dans les canots. « Le principal problème n'est pas tant le fait d'évacuer les gens car la réglementation est la même. En 30 minutes, tous doivent être sortis. Les complications arrivent une fois qu'on a 8 000 personnes sur l'eau et qu'il faut les récupérer », affirme Bertrand Lepou.

Il est pour l'instant difficile de savoir si le naufrage du *Costa Concordia* remettra en cause les projets de certains armateurs, comme l'actuelle construction d'un paquebot de 3 000 passagers à Saint-Nazaire. Pour Paul Tourret, « le gigantisme, c'est bien tant que le bateau flotte. Mais s'il y a un problème, c'est comme dans les films de science-fiction, ça peut vite devenir la guerre ».



Guillaume Bavere

LES COI FAC

Alors que la France vient de voir sa note dégradée, une trentaine de villes, départements et régions font aussi appel à une ou plusieurs agences de notation pour évaluer leur gestion. Comment ça marche ?

POURQUOI ÊTRE NOTÉ ?

Les collectivités ont deux principaux moyens pour se financer. Le plus répandu est le prêt bancaire « traditionnel » que chacun connaît. Mais pour des projets très coûteux, cela ne suffit plus. Il faut alors que la collectivité s'adresse directement aux marchés financiers. En l'occurrence, le marché obligataire (où l'on échange des dettes), différent des « marchés action » comme le CAC 40 (où l'on échange des titres de propriété, les fameuses actions). Pour cela, le demandeur doit être noté. Cette nota-

LES RESPONSABLES ?

cusation pourrait être « mise en danger de la vie d'autrui par non-respect des règles de sécurité ». Les victimes pourraient demander jusqu'à 10 000\$ de dommages et intérêts. A noter que les peines ne se cumulent pas, c'est la plus lourde qui s'applique. Costa, en tant que personne morale, ne peut aller en prison donc on substitue le nombre d'années de prison par les dommages et intérêts. 5 ans de prison et 75 000€ d'amende donneront 375 000€ d'amende.

G.P. : Une procédure civile pourra être intentée dans le cadre d'une action en réparation des passagers. Il y aura des dommages et intérêts de tout ou partie de leur préjudice. En droit italien, le capitaine peut écoper de 12 ans de prison plus des circonstances aggravantes de 2 ou 3 ans.

Comment le capitaine peut-il se défendre ?

G.P. : Il peut invoquer le fait que sa carte maritime était défectueuse. Il a déclaré : « *Ce rocher n'aurait jamais dû être là.* » Cela remet en cause la cartographie marine.

L.B. : On peut évoquer l'erreur du capitaine mais on peut aussi chercher du côté du personnel qui doit être entraîné pour l'assister. Sur le *Costa*, le personnel était plus apte à servir les cocktails qu'à sauver des vies. Il faut savoir aussi qu'il y a une main d'œuvre bon marché qui serait formée à bord alors qu'elle devrait l'être avant.

La compagnie propose d'indemniser ses passagers, est-ce obligatoire ?

G.P. : Costa n'a pas l'obligation d'indemniser les

passagers tant que le procès n'a pas encore eu lieu. C'est une obligation sans doute morale pour elle mais en aucun cas juridique. La compagnie pense de cette manière redorer son blason. Et si on vous indemnise, vous n'allez pas au procès. Certains passagers pensent créer un collectif (NDLR : Anne Decré, habitante du Bouscat, souhaite former un collectif de victimes). L'intérêt est avant tout psychologique. Le fait d'être en groupe peut donner plus d'envergure à leur plainte. ➔

Laura Bazzouni réalise une thèse sur le rôle des capitaines en matière de sûreté et de sécurité maritime.



A.S.

LECTIVITÉS LOCALES E AU TRIPLE A

Par Pierre Garrat, Aurore Jarnoux & Maxence Kagni

tion lui apporte la crédibilité dont il a besoin pour lever les fonds nécessaires auprès des prêteurs sur le marché. Cependant, l'accès aux marchés financiers est réservé aux collectivités publiques de grande taille.

COMMENT ÊTRE NOTÉ ?

Les collectivités sont notées à leur demande. L'agence sollicitée, parmi les trois principales (Standard & Poor's, Moody's, Fitch), envoie alors son propre personnel réaliser des inspections sur place. Les critères de notation sont flous, même si Standard & Poor's affirme utiliser des études sectorielles et des analyses comparatives qu'elle produit elle-même. Cette agence déclare aussi évaluer huit critères, comme la gestion financière ou l'endettement. La moyenne des huit notes donne une « notation intermédiaire ». Celle-ci est ensuite pondérée par d'autres critères de notation : Standard & Poor's estime ainsi qu'une collectivité ne peut normalement pas avoir une note plus haute que son État. Si la région Aquitaine était notée, elle ne

pourrait pas en théorie avoir mieux que le AA+ de la France. Le coût d'un tel service serait pour la région de 30 000 à 50 000 euros par an, selon Isabelle Boudineau (voir ci-contre).

QUE CHANGE LA CRISE ?

Avec la crise, les banques sont plus frileuses. Le crédit « se rétracte ». C'est le cas pour les demandeurs de prêts lambda, pour les entrepreneurs mais aussi pour les collectivités locales. Ainsi, celles qui ont la taille suffisante pour se frotter aux marchés, y vont. Certaines « grandes » collectivités qui n'étaient jusqu'à présent pas notées y pensent (voir ci-contre). Mais Guy Lafite (Parti Radical de Gauche), adjoint au maire MoDem de Biarritz et ancien directeur à la banque Dexia (considérée comme la « banque des collectivités »), ne prévoit pas de ruée vers les marchés. Pour lui, beaucoup n'ont de toute façon pas la taille critique pour aller sur les marchés, même en temps de crise. ➔

L'Aquitaine bientôt notée ?

Interview d'Isabelle Boudineau, vice-présidente PS du Conseil Régional d'Aquitaine chargée des finances et de l'évaluation.

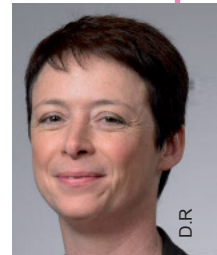
Allez-vous recourir à la notation dans les années à venir ?

Nous y réfléchissons. La Région a de gros projets d'investissement, notamment sur le campus et dans les lycées. Les besoins augmentent vite et le marché bancaire ne suffira plus. Pour l'instant, nous regardons quelles sont les conditions de notation et combien ça nous coûterait. D'un point de vue politique et presque moral, les agences de notation ont un mode de fonctionnement contestable. C'est une oligarchie : trois agences tiennent l'ensemble du secteur. C'est pour cette rai-

son que l'on n'y va pas avec beaucoup d'enthousiasme.

Dans combien de temps prendrez-vous votre décision ?

On ne sait pas encore. Ce sera un choix politique de la majorité et du président. Si le marché bancaire classique continue tel qu'il est, on se tournera vraisemblablement vers les obligations (cf. encadré : Pourquoi être noté ?). Pour obtenir des bonnes conditions financières, il est préférable de se faire noter même si ce n'est pas obligatoire. Nous le ferons peut-être, même si ce mode de fonctionnement n'est pas très satisfaisant.



D.R.

LES MURS ONT DES OREILLES

L'émission de radio « L'autre parloir » ouvre ses micros aux familles et amis de détenus de la maison d'arrêt de Gradignan. L'occasion de diffuser quelques messages.

Les uns appellent, les autres écoutent. « Bonjour Maman, on verra demain au parloir, tiens le coup. » Dernière des manettes du 71, cours Edouard

Par Audrey Chabal

association propose cours et activités en prison. Pour « *divergences politiques* », l'émission est indépendante depuis peu. « *On a une certaine légitimité parce qu'on a travaillé en prison. L'idée, c'est aussi de donner une voix aux détenus en lisant leur courrier* ». Mais pas seulement. « L'autre parloir » propose également des revues de presse sur l'actualité carcérale et des entretiens avec des spécialistes du secteur.

« DONNER UNE VOIX AUX DÉTENUX »

La réputation de cette « *émission qui fait le mur* » s'est faite essentiellement par le bouche à oreilles. Les détenus en parlent, les familles aussi. Et puis, il y a « Le Chalet bleu », l'association qui accompagne les familles avant et après le parloir. Le vrai. Là, l'information circule. Conseils sur la confection des colis, orientation vers les services de l'administration pénitentiaire : une aide personnalisée pour soutenir le choc de la séparation. « *Nous proposons des fiches où sont inscrits tous les numéros utiles dans ces moments difficiles* »,

souligne Marianne Auzimour, présidente du « Chalet bleu ». Face à la maison d'arrêt, un endroit idéal pour faire connaître « L'autre parloir ». Ses membres ont déposé au Chalet une boîte aux lettres. Les auditeurs qui ne souhaitent pas s'exprimer à l'antenne peuvent y déposer un message. « *Les bénévoles ne viennent pas souvent, alors ce dispositif fonctionne plus ou moins bien* », ajoute Mme

Auzimour.

Il y a un an, Jean-Marie Delarue, le Contrôleur général des lieux de privation de liberté rendait un avis sur l'utilisation du téléphone en prison. Autorisé depuis plusieurs années pour les condamnés, l'usage a été étendu aux prévenus (en attente de jugement) par la loi pénitentiaire de 2009. Mais installés dans les cours de promenade et dans les salles communes, les téléphones sont l'objet de tensions entre détenus : racket, vol de cartes téléphoniques, manque d'intimité... En attendant une amélioration, les détenus se passent le mot et l'émission « L'autre parloir » prospère à l'ombre. ➔

Illustration : Élodie Cabrera

Vaillant aux bassins à flot, Hadrien, chevelure hirsute et barbe rousse, lance la musique. Depuis 1992, l'émission « L'autre parloir » fait le lien avec l'extérieur. Alors chaque semaine, c'est un moment de liberté pour « Graduche », surnom donné à la maison d'arrêt de Gradignan. Hadrien est passé par le Groupement étudiant national d'enseignement aux personnes incarcérées (GENEPI). Cette

DES ORTHOPHONISTES SANS VOIE...

Le 14 janvier dernier, les étudiants et les professionnels orthophonistes se sont mobilisés contre la réforme de leur diplôme. A Bordeaux, 300 manifestants. Mais sur la toile, ils sont beaucoup plus nombreux. Retour sur un mouvement social virtuel.

Peu visibles dans les rues, les orthophonistes sont pourtant très actifs sur le web. Twitter et Facebook permettent de diffuser leurs revendications et d'interpeller Xavier Bertrand, le ministre de la Santé en charge du dossier, sur cette situation qui mène à l'impasse. Ils organisent des pétitions mais également, plus original, des « mailthons ». Il s'agit d'envoyer en continu des mails aux ministères pour les faire bouger. Procédé efficace mais à double tranchant car il peut être assimilé à du harcèlement numérique. Une action nationale est difficile à coordonner entre les différents centres de formation. « *On se sent isolé du milieu médical et peu représenté dans les organisations universitaires. On essaye maintenant d'inverser la tendance* », raconte Aurore, étudiante en 3^e année à Bordeaux.

Par Charlotte Jousserand & Olivier Mary

La guerre des nerfs a commencé en octobre 2011, date à laquelle les ministères de l'Enseignement Supérieur et de la Santé ont proposé l'instauration d'un diplôme à deux vitesses : l'un à bac +4 pour des ortho-praticiens et l'autre à master 2, sélectif, pour des orthophonistes spécialisés dans des pathologies plus complexes (rééducation ORL et pour les maladies neurologiques). Actuellement, les étudiants orthophonistes comme Héloïse, en 1^{ère} année à Strasbourg, sont formés pour prendre en charge tous les patients. « *Avec l'adoption de cette réforme, on craint une fracture au sein de la profession et sur le territoire. Il y*

aura une offre de soin déséquilibrée entre les villes et les zones rurales au détriment des patients ».

Du côté des pouvoirs publics, une reconnaissance à bac +5 entraînerait une augmentation des honoraires d'où des remboursements plus importants pour la sécurité sociale. Les médias brillent par leur silence sur ce conflit. Seule l'action du 14 janvier a été relayée mais de manière discrète. La relative complexité du conflit et sa faible envergure médiatique dissuadent les grands organes de presse de traiter ce sujet. Jusque-là, les orthophonistes ne s'étaient pas particulièrement distingués par leur caractère revendicatif, mais après des mois de blocage, le mouvement, bien qu'anémique au départ, a tendance à se structurer. ➔



DOSSIER

L'EXTRÊME DROITE FAIT BLOC

LES IDENTITAIRES POSENT LA PRI

Ce samedi 28 janvier, était prévue l'inauguration de *L'Echoppe*, le local du Bloc identitaire bordelais. Une nouvelle « maison de l'identité » après l'ouverture tumultueuse de *La Traboule* à Lyon en avril dernier. Ce mouvement d'extrême-droite défend les identités régionales, nationales et européennes. Les réactions sont virulentes, deux manifestations ont déjà eu lieu.

Par Audrey Chabal & Elsa Landard

« **O**n se réunissait dans une cabine téléphonique parce qu'on n'était pas nombreux », ironise Christophe Pacotte, l'animateur régional et ancien président du Bloc en Aquitaine. Jusqu'à présent, les identitaires n'avaient pas de lieu de rassemblement. L'ouverture de *L'Echoppe* a suscité de nombreuses critiques. « On ne veut pas laisser ce mouvement qui prône la haine avoir pignon sur rue », proteste un manifestant. Le Bloc identitaire revendique une cinquantaine d'adhérents dans la CUB et près de 150 dans la région.

L'adhésion coûte de 20 à 60 euros et les activités ne sont accessibles qu'aux membres encartés. Par ailleurs, une permanence sera peut-être mise en place pour accueillir le public, mais rien n'est encore décidé. Bibliothèque, bar associatif, salle de conférence, ciné-club et salle de sport « pour une tête bien faite dans un corps bien fait ». Cette nouvelle « maison de l'identité » – comme l'appellent les militants – est un lieu de vie conçu « pour se réunir, se former et vivre ensemble », explique Christophe Pacotte. Dans la bibliothèque, « rien d'interdit », mais « tout ce que l'on trouve dans le milieu » : Jean Raspail, écrivain royaliste, Vladimir Volkoff, monarchiste et auteur de romans d'espionnage, ou encore Dominique Venner, historien des armes et fondateur des Nationalistes Européistes.

Rien d'étonnant à ce choix. Le Bloc se définit comme un mouvement de « souverainistes européens » et propose une lecture plurielle des identités qu'il entend défendre. L'identité régionale, le niveau « charnel » selon l'expression de notre interlocuteur ; l'identité nationale pour l'aspect « historique » ; enfin l'identité européenne qui, elle, serait « culturelle ».

« Nous sommes tous des enfants d'Athènes et de Rome », précise Christophe Pacotte. « Leur ligne politique est de plus en plus

floue mais leur idéologie reste la même », analyse un de ses détracteurs*. Les identitaires sont farouchement opposés à la mondialisation et à la montée de l'Islam. « Les valeurs de l'Islam sont incompatibles avec les nôtres. (...) Ce sont des gens qui ont pignon sur rue et qui imposent leur manière de penser », argue M. Pacotte, « il n'y a pas d'Islam radical, l'Islam est une religion radicale en soi. »

Le Bloc identitaire est une association créée en 2003 par Fabrice Robert, un ancien membre du Front National et d'Unité Radicale, une organisation nationaliste dissoute en 2002. Apéros saucisson-pinard, Marche des cochons, imitation de l'appel du Muezzin : les identitaires font de la lutte contre le halal et l'Islam leur cheval de bataille.

Pas à pas, ils s'implantent. La première « maison de l'identité » est ouverte à Nice en 2004 ; la dernière en date est *La Traboule* lyonnaise. Depuis l'installation du Bloc dans le Vieux Lyon en 2011, les affrontements entre identitaires et antifascistes se multiplient. Une situation explosive que craignent les manifestants à Bordeaux, où cela semble déjà tendu. « Que la paix du Seigneur soit sur vous avant de vous faire lasser la gueule », signe un identitaire sur le mur Facebook du groupe « Antifa Bordeaux ». « A Lyon, on vous a mis une branlée les mains nues... sur le pont », fanfaronne-t-il. Pourtant, Christophe Pacotte souligne que les identitaires ont avant tout une « culture de la défense. C'est à la police de faire son boulot mais s'ils sont débordés, on sera obligé d'assurer nous-mêmes la sécurité de nos biens et de nos militants ». Pour l'inauguration la police était bien là. (lire page 13).

UNE MAISON, DES RÉACTIONS

André Rosevègue, membre du bureau national de l'Union Juive Française pour la Paix, va plus loin. Rencontré le 21 janvier lors de la manifestation contre l'extrême-droite à Bordeaux, il confie : « Personnellement, je pense qu'à partir du moment où il y a une manifestation explicite d'un recours à la violence pour défendre des idées racistes et xénophobes, la justice devrait prendre ses responsabilités ». Avant d'ajouter : « Je pense qu'il y a une contradiction entre laisser ouvrir ce type de locaux et prétendre que le terrorisme et le fascisme sont réprimés par la loi ». Justement, nombreux sont les politiques locaux qui critiquent l'inaction de la mairie de Bordeaux en la matière. Également présente lors de cette même manifestation, Marie Bové, membre d'Europe Écologie-Les Verts, exprime sa volonté de voir interdire le local. « C'est un groupe qui incite à la haine raciale, c'est donc anticonstitutionnel. En tant qu'élue de la République je ne comprends pas que l'on autorise ce genre d'initiative. »

Contactée par téléphone, la mairie s'explique : « Nous n'avons pas réagi à ce sujet puisqu'il s'agit d'un lieu privé. Nous ne faisons rien tant qu'il n'y a pas de trouble à l'ordre public. Si en revanche le Bloc identitaire décide de déclarer son local comme accueillant du public, une commission de sécurité statuera ». Las,

Christophe Pacotte espère que *L'Echoppe* permettra au Bloc Identitaire de s'implanter à Bordeaux.



DEMIÈRE PIERRE

Christophe Pacotte fait valoir son bon droit et ne comprend pas pourquoi on lui interdirait d'avoir un local : « Il y a bien l'Athénée libertaire et l'Utopia. »

UN RÉSEAU BORDELAIS

« L'ouverture du local est dans le prolongement logique de ces réseaux qui prônent la haine de l'autre. Il y a certes la liberté d'association mais à Bordeaux, on leur a facilité la vie », s'énervait au téléphone Matthieu Rouveyre, élu socialiste bordelais. Selon lui, il existe un lien direct entre ce mouvement d'extrême-droite et les catholiques traditionnalistes, notamment ceux de Saint-Eloi. En 2002, Alain Juppé met un lieu consacré à la disposition de l'association Eglise Saint-Eloi qui, en échange, doit prendre en charge la restauration de l'édifice. Derrière, se cache l'Institut du Bon Pasteur, une paroisse de catholiques traditionnalistes.

En 2010, un scandale éclate suite à la diffusion sur France 2 de l'émission « Les infiltrés » intitulée « A l'extrême-droite du père ». En caméra cachée, le journaliste montre *Dies Irae*, un groupuscule « social, patriote et alter européen », qui se retrouve dans une cave mise à disposition par l'Eglise Saint-Eloi. Le reporter s'immisce également à l'intérieur de l'école du Cour Saint-Projet, où des prêtres enseignent

le catéchisme. Racisme, antisémitisme et négationnisme inculqués aux enfants. *Dies Irae* est dissout, l'école ferme. « Ce sont les mêmes qui participent aux marches pour la vie », écrivent pour *Info Bordeaux*. Le local est l'aboutissement de ces réseaux : les accusations de Matthieu Rouveyre sont catégoriques. D'autres opposants* au Bloc identitaire pensent également qu'il s'agit des mêmes. « Un amalgame », selon Christophe Pacotte, qui déclare ne pas fréquenter l'Eglise Saint-Eloi. Il se présente pourtant comme « catholique traditionnaliste » sur sa page Facebook. Il a organisé des « marches pour la vie », le journal *Sud Ouest* en atteste, et se serait mobilisé contre la fermeture de Saint-Projet, selon une source sûre*. Des rapprochements obscurs, certes. Mais d'autres liens sont troublants : Thierry Bouclier et Thibault du Réau, tous deux membres très actifs du Bloc identitaire, sont avocats fiscalistes au cabinet Rivière. Thomas Rivière était Président de l'association Education populaire Saint-Projet. On voit alors s'ébaucher un certain réseau bordelais. *L'Echoppe* en serait-elle l'un des nouveaux visages ? ➔

*Ces personnes ont souhaité conserver l'anonymat.

**Manifestations contre l'avortement.



Aurore Jarnoux

L'AVIS DE NOËL MAMÈRE Député-maire de Bègles

« Je ne comprends pas que la mairie de Bordeaux ait accepté. Il faut être ferme et dire non à ce genre de choses. Le Bloc identitaire a essayé avec ses nerfs d'empêcher le mariage de Bègles, le 5 juin 2004 (ndlr : Noël Mamère avait célébré le premier mariage homosexuel en France). Ils ont réussi à instiller une atmosphère extrêmement fébrile, où les gens avaient peur. Le FN est aussi le parti de la peur.

Ces gens sont un danger, qu'ils s'installent à Bordeaux ou pas. Dans la politique, je considère qu'on a des concurrents et un adversaire. Notre adversaire c'est le Front National. Les idées du Bloc Identitaire ont un fondement racial extrêmement dangereux, qui joue sur la violence, l'invention de bouc émissaire. Je ne suis pas sur la ligne de ceux qui disent qu'il faut supprimer le FN. Ça ne sert à rien. Il faut combattre ses idées. La théorie selon laquelle on les contrôle en leur laissant du champ est totalement fausse. Je ne crois pas plus à la théorie de Nicolas Sarkozy qui consiste à dire « il faut piquer les idées au FN pour qu'ils ne votent plus Front National ». Je crois que notre obligation, à nous partis républicains, c'est d'être ferme dans nos convictions, d'expliquer que l'extrême-droite est une idéologie dangereuse, une idéologie de la violence. »

**Propos recueillis par
Aurore Jarnoux & Antoine
Huot de Saint Albin**

A BLOC CONTRE L'ECHOPPE

28 janvier, 19 heures. Le cortège démarre, comme le samedi précédent, place de la République. Les 200 manifestants selon la police, venus protester contre l'ouverture du local du Bloc Identitaire, entament leur marche dans le calme. « Pas de fachos dans nos quartiers, pas de quartiers pour les fachos ! », le message est clair. Au rythme des djembés, au son des chants, la marche emprunte un tracé inhabituel. Direction la barrière de Pessac. La veille, les identitaires auraient mis un awutocollant sur la vitrine de leur local, mettant fin aux rumeurs : l'adresse est enfin connue. Coup de bluff ? Les manifestants tentent quand même de s'y rendre. Arrivé sur place, le cortège prend la rue Cité du Caulet. Impasse. Plusieurs lignes de CRS bloquent la route. Demi-tour ? Impossible. La police empêche la circulation. La place forte est bien gardée. « J'ai envie de faire pipi ! Je peux sortir ? », « Il pleut, on veut des parapluies ! ». La foule reste de bonne humeur. Quand la situation se débloque une heure plus tard, c'est la police qui ramène les manifestants place de la Victoire. A petits pas. Sans possibilité de s'échapper. « Halte ! » Les CRS interrompent régulièrement la marche, matraques à la main. 18 véhicules de police pour une centaine de manifestants et aucun débordement. ➔

**Action du 28 janvier
contre l'ouverture du
local : « Une garde à vue
à ciel ouvert », selon les
manifestants.**



Elsa Landard

ÊTRE NOIR ET VOTER FN

ÉLYSÉE 2012

Marine Le Pen
LA VOIX DU PEUPLE, L'ESPRIT DE LA FRANCE

Maxence Kagni

Garry est venu au meeting grâce à un tract antifasciste.

Marine Le Pen tenait un meeting au Palais des Congrès de Bordeaux à la fin du mois de janvier. L'occasion d'une rencontre avec Garry, un jeune Guadeloupéen qui envisage sérieusement de voter pour le Front National.

Garry est venu seul. Dans le hall du Palais des Congrès, il attend patiemment de passer le contrôle de sécurité. Sa peau fait contraste avec celle des autres curieux et des militants venus assister au meeting de Marine Le Pen.

Garry a vingt ans. Il est Guadeloupéen et envisage de voter Front National. Autour de lui, aucun regard hostile. Aucune remarque désobligeante. A part, peut-être, une demi-seconde de surprise sur le visage d'une des hôtes, quand il s'acquitte des cinq euros que coûte l'entrée au meeting. Garry est là un peu par hasard : « Je ne savais pas que Marine Le Pen venait à Bordeaux. J'ai été alerté par le tract d'une association antifasciste ». Étonnant paradoxe.

Étudiant en psychologie, Garry est venu en métropole pour faire ses études. Il s'intéresse beaucoup à la politique. Il regarde des vidéos sur Internet, les envoie à sa mère restée en Guadeloupe. La situation économique de la France le préoccupe. Il a « zappé » Hollande, Sarkozy et les « petits partis de la gauche ouvrière » parce que leurs réponses à la crise ne sont pas satisfaisantes selon lui.

VOTER MARINE, C'EST VOTER UTILE

Ne reste donc que Marine Le Pen, pour lui « la seule apte à diriger le pays ». Personnalité agréable et éloquente, Garry raconte comment « tout le monde a repris le programme du FN ». Alors, il est venu pour écouter, pour voir, pour réfléchir.

Garry continue : « Je suis le premier à ne pas me confor-

Par Maxence Kagni

mer à ce que l'on me dit ». Il votera donc pour le FN ou votera blanc. Il y a bien d'autres candidats qui le séduisent, comme Nicolas Dupont-Aignan. Mais parce que la situation est grave, Garry fait le choix du « vote utile » : seule Marine Le Pen a une chance d'accéder au pouvoir.

La totalité du programme de la leader d'extrême droite ne lui convient pas pour autant. « Ma copine est musulmane et m'a demandé de poser une question sur le port du voile dans les lieux publics », dit-il, un brin naïf. Le fait qu'il envisage de voter pour le FN ne la dérange cependant pas. Et ne dérange pas le reste de ses proches : « Ma sœur comprend que la situation est grave. Ma famille ne me crache pas dessus parce que j'envisage de voter pour Marine ». Malgré tout, on sent une petite hésitation quand il évoque sa mère. Pensif, Garry s'interroge : « Je ne sais pas si elle sera choquée. Je pense que non. Elle est assez ouverte et j'espère qu'elle se fera sa propre opinion sur la question ».

LA QUESTION DU RACISME

Sûr de lui-même et de ses convictions, Garry est surpris quand on lui demande s'il a conscience qu'en tant qu'homme de couleur, sa présence au meeting de Marine Le Pen étonne. « Le Front National n'est pas un parti raciste. Le FN a toujours eu des adhérents noirs. On dit cela parce que le parti prône l'immigration zéro. Mais cela n'a rien à voir. Par contre, il est vrai que des gens ont du mal à comprendre la subtilité du message : certains adhérents du FN sont effectivement racistes. » Sans complexe, il reprend les thèses frontistes à son compte. Immigration, assimilation, chômage,...

Garry a la peau noire. Garry est un électeur comme les autres. Finalement convaincu par le meeting, même s'il n'a bien sûr pas pu poser de questions, il envisage toujours de voter pour le FN. À condition que Marine Le Pen ne se perde pas, dans les mois à venir, dans les affres du « politiquement correct ». ☞

Certains militants du FN sont racistes

LES PARAPHES DE LA DISCORDE

Les maires ont-ils peur de parrainer Marine Le Pen pour la présidentielle ? Sondage auprès de trois élus aquitains qui ont signé pour Le Pen père en 2007.

A chaque présidentielle, c'est la même rengaine : la famille Le Pen se plaint de ne pas arriver à recueillir les 500 parrainages nécessaires pour se présenter à l'élection. La raison ? D'après eux, la règle selon laquelle les noms des parrains doivent être publiés au Journal Officiel. Elle rebute nombre d'élus.

Parrainer Le Pen, ce serait donc s'exposer à la vindicte populaire ? Ce fut le cas à Labeyrie, petit village de 92 habitants dans les Pyrénées-Atlantiques, si l'on en croit son maire, Francis Fendieu. L'élus divers-droite, qui n'a pas souhaité répondre à nos questions, a cependant assuré avoir reçu des menaces, ainsi que sa famille. « J'ai été personnellement éreinté », confie-t-il.

BON SENS DÉMOCRATIQUE

Cas général ? Pas si sûr. Dans deux autres communes, le parrainage de Jean-Marie Le Pen en 2007 ne semble pas avoir provoqué de remous. Guy Bouchaud, conseiller municipal de Saint-Mesmin en Dordogne, avait soutenu le maire de l'époque lorsqu'il avait accordé sa signature à la candidature Le Pen.

Après lui avoir succédé en 2008, il entend bien donner à son

Par Pierre Garrat & Anthony Jolly

tour sa signature à Marine cette année. « C'est le bon sens démocratique. Je trouve inadmissible que quelqu'un qui est susceptible d'obtenir 20 % des voix ne puisse pas se présenter »

Même argument chez Roland Collinet, maire de Breuilh, également en Dordogne, qui avait déjà parrainé Bruno Mégret en 2002. « Je suis maire depuis 1977, les habitants me jugent sur mon travail », dit-il.

Proche de l'UMP, Roland Collinet a aussi des élus de gauche dans son conseil qui, d'après ses dires, ne lui ont jamais reproché ce parrainage. « Ce choix ne regarde pas le conseil municipal. Je suis un homme libre, le maire se doit d'être un leader. »

MOINS D'ÉLUS FN

La publication de la liste des parrains reste un problème pour le Front National. Mais le principal souci de la formation politique cette année, c'est la baisse du nombre d'élus étiquetés FN. En 2007, 17 élus aquitains avaient signé pour Jean-Marie Le Pen, dont les 7 conseillers régionaux frontistes. Tous ont été battus en 2010. Une tendance pas uniquement aquitaine. ➔

Les « Deux Gironde »

L'extrême droite dans les urnes girondines : où et combien ? Ça dépend de la rive sur laquelle on se trouve.

La Gironde ? Un département où l'extrême droite n'est pas vraiment chez elle. C'est particulièrement vrai quand les candidats de « la droite de la droite » atteignent des sommets. En 2002, à la présidentielle, alors que la France donne 19,2 % à Jean-Marie Le Pen et Bruno Mégret, la Gironde ne leur accorde « que » 14,2 %. A l'inverse, en 2009, lors des européennes, où le FN est à la peine avec 6,3 % au niveau national, les électeurs girondins ne sont pas loin derrière avec 6,1 %.

Ces scores cachent de fortes disparités dans le département. Jusqu'à se demander s'il n'y a pas deux Gironde, dont la Garonne pourrait être la frontière.

D'un côté, la rive droite et la pointe du Médoc. Le

Par Pierre Garrat

Front y caracole. En 2007, la fièvre monte jusqu'à 16 ou 17 % à Castillon-la-Bataille et Pauillac. Ces deux cantons ont même pointé à plus de 23 % au premier tour de la présidentielle de 2002. Ce jour là, cinq autres cantons donnaient plus de 20 % aux deux candidats d'extrême droite : Lesparre-Médoc, Lussac, Guîtres, Coutras et Saint-Savin-de-Blaye. C'est bien la Gironde rurale et viticole qui donne ses meilleurs scores à J.-M. Le Pen.

Ce n'est pas un hasard si lors de son meeting du 22 janvier à Bordeaux, Marine Le Pen a mis l'accent sur « la paysannerie ». Même si ce mot désuet ne représente plus depuis longtemps la réalité de l'agriculture française, elle sait qu'il flatte une partie de la France rurale, peut-être un peu nostalgique. En Gironde, elle trouve un public pour ce discours.

"GIRONDE URBAINE"

De l'autre côté, la rive gauche. À Bordeaux et dans la Communauté urbaine, l'extrême droite est très faible. Dix-sept des dix-huit moins bons scores de Jean-Marie Le Pen en 2007 sont sur la rive gauche de l'agglomération bordelaise. La seule exception est... Arcachon, pas vraiment un canton rural.

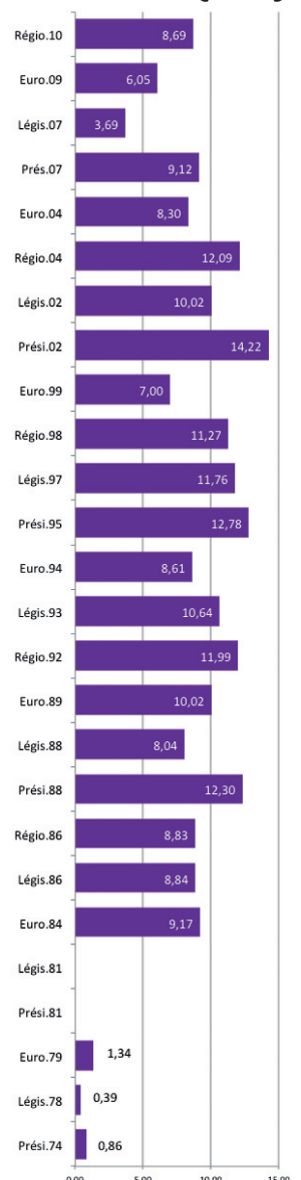
Le FN est même sous la barre symbolique des 5 % dans les trois cantons de l'hyper-centre de Bordeaux. C'est une tendance lourde : déjà en 2002, ces cantons avaient été les seuls du département à lui donner moins de 10 %.

À côté de cette « Gironde urbaine », le sud forestier dénote un peu mais reste souvent loin des scores de la rive droite. La rive gauche étant largement plus peuplée que la rive droite, c'est elle qui prend le dessus. ➔

J.-M. Le Pen en Gironde au 1^{er} tour de la présidentielle de 2007.



L'extrême-droite en Gironde depuis 1974 (en %).



LE PIXEL S'INSCRI

3D, câbles et vidéo. Les nouvelles technologies, loin de déshumaniser l'art, offrent aux artistes de nouveaux horizons à explorer. Une exposition d'envergure nationale, un festival local et une spécialiste en cyberculture en témoignent.

« Des souris, des hommes » un festival hybride

Savant mélange d'arts vivants et de numérique, cette cinquième édition du festival "Des souris, des hommes" rapproche l'imaginaire du réel grâce à l'utilisation des nouvelles technologies.

Le Carré, un espace aux grands volumes baignés par une lumière artificielle oscillant entre le bleu et le violet. Le son d'un xylophone : le visiteur est immédiatement plongé dans un univers onirique. Dans le centre culturel de Saint-Médard-en-Jalles, on est happé par les installations numériques disséminées dans le hall. Premier choc visuel, *Open source* : un pupitre tactile invite à laisser une empreinte au gré de son imagination. Les dessins des visiteurs réapparaissent dans un bassin d'eau grâce à un travail de projection. Ils s'entrechoquent. Chaque impact donne naissance à une note créant une

Par Elodie Cabrera & Olivier Mary

symphonie aléatoire. Dans l'eau se matérialisent les envies des apprentis artistes : des mains, des fleurs, des avions... Cette interactivité est adoptée par les enfants avec une aisance déconcertante. Le festival désire capter le jeune public : « *Du CP à la terminale, ces installations numériques sont un éveil à l'art contemporain* » explique Marianne Carayon, médiatrice des nouvelles technologies.

Parmi ces installations, *La Mot-duze* et *L'eau du lac des signes* qui simule au sol une eau virtuel-

le, chaque pas en modifie l'apparence. Toutes deux sont extraites du spectacle *Raoul Péques et la vaisselle de sept ans*. Une création multimédia où les mots et les objets prennent vie comme par magie.

Ces dispositifs numériques permettent de multiples écritures scéniques. *Alexis, une tragédie grecque* utilise toute une panoplie de procédés narratifs où la vidéo est essentielle. Des photographies prises en direct sont projetées pendant le spectacle. Quant à *Bonanza*, pièce sans comédiens, le récit y est uniquement illustré par cinq écrans qui offrent un point de vue omniscient. On voit à la fois ce qui se passe à l'intérieur et à l'exté-

Valérie Morignat

Maître de conférences en cinéma et cyberculture, cet expert trans-media installé aujourd'hui à Noumésa nous apporte son éclairage.

Peut-on parler de fracture entre les arts vivants et les nouvelles technologies ?

Je récuse l'idée de fracture pour lui préférer celle de continuité. Le désir d'immersion dans un autre monde, le fantasme de l'animation des objets sont récurrents dans l'imaginaire humain. Le fantasme de l'intelligence artificielle est profondément lié à la petite enfance qui projette le mystère du vivant dans le corps de ses poupées. Il n'y a pas d'art moins vivant que d'autres : qu'une œuvre soit composée de pixels ou d'argile, c'est la même frénésie créative.

Qu'est-ce que les nouvelles technologies apportent aux artistes ?

Les artistes ont toujours créé à l'aide d'un dispositif technique. Sur écran ou sur papier, l'implication est la même. Elle consiste à partager fantasmes, visions et objets imaginaires. Le langage numérique et sa puissance de calcul apportent une démultiplication des scénographies. On entre dans une ère qui éclate les formats classiques et redéfinit les codes artistiques.

Ce mélange des genres et des supports induit-il une transformation de la relation du spectateur à l'œuvre ?

Oui. Elle permet au spectateur de réaliser un double fantasme : s'immerger dans une histoire et en devenir l'un des personnages. Certains y verront l'occasion d'exprimer un désir inavoué de toute-puissance, d'autres celui d'une échappée belle à la Lewis Carroll. Dans les deux cas, il est évident que la relation cognitive, psychologique, et affective aux œuvres est profondément transformée.

Voir la vie en 3D

La prestigieuse agence Magnum innove ! La galerie Arrêt sur l'Image à Bordeaux accueillait en janvier la première exposition de photos en 3D.

Par Sophie Levy

La Nintendo 3DS est une console de jeu... Mais pas seulement. Elle est également équipée d'un appareil photo qui permet de capturer des clichés en 3D. Et surtout de les visionner sans lunettes ! Ce petit bijou de technologie a été confié à trois photographes de l'agence Magnum, reconnus mondialement. « *Martin Parr apporte un regard décalé sur ses concitoyens, Gueorgui Pinkhassov joue avec le hasard alors que Thomas Dworzak est un photographe de guerre* », commente Clément Saccomani, responsable éditorial à Magnum. Parade militaire, paysage vu d'avion ou stand de poissonnerie, chacun y a mis sa touche personnelle. Finalement, l'effet est saisissant. Le spectateur est comme plongé dans la scène et les personnes photographiées semblent presque vivantes. En effet, la 3D offre une solution au problème historique de la perspective en restituant les différents plans. Jaon, artiste bordelais, a bien compris l'intérêt de cette technologie pour les photographes : « *Avant, pour détacher le sujet, il devait être net et le reste derrière devait être flou. Avec la 3D, on a de nouveaux codes* ».

UN SPECTATEUR ACTIF

Si toutefois le visiteur est à la recherche de photos d'actualité dans la tradition de Magnum, qu'il passe son chemin. Lors de cette exposition, la primauté est donnée à la technologie. Une dizaine de photos de chaque artiste défile sur l'écran des Nintendo DS sans légende ou contextualisation. « *J'attendais plus de qualité* », déplore Jaon. « *J'ai l'impression que les photographes sont comme des chiens fous qui découvrent* ». Magnum assume cette démarche. « *Nous n'avons pas de prétention journalistique. On voulait un projet vraiment ludique et sympathique avec des photos qui peuvent être vues par le plus grand nombre* », explique Clément Sac-

comani. Toutefois, la 3D apporte un élément nouveau dans la relation entre le public et la photographie. « *Pour une fois, le spectateur devient actif, il doit faire la démarche de se saisir de la console pour adapter ses yeux à la 3D* », ajoute le responsable éditorial. Une façon de prendre le temps de réfléchir à l'œuvre présentée.

Si cette exposition était la première du genre, elle ne sera sûrement pas la dernière... Thomas Dworzak a tellement apprécié l'expérience que depuis, il garde toujours une Nintendo 3DS dans sa poche !



Sophie Levy

RIT DANS L'ART

rieur des maisons du village de Bonanza. Les interactions entre les habitants naissent avec l'enchaînement des séquences filmées.

ÉVOLUTION PLUS QUE RÉVOLUTION

« Des souris, des hommes » est une initiative qui contredit les idées reçues : art et nouvelles technologies sont compatibles et leur association n'est pas inédite. Loin du cliché, elles s'enrichissent mutuellement ouvrant des perspectives inespérées aux artistes : un éclatement des formes narratives, une démultiplication de l'espace scénique et un lien toujours plus fort avec le public. De spectateur passif, il devient acteur.

Selon M. Carayon, le festival se revendique plus proche de l'art contemporain que du théâtre et défend les nouvelles écritures scéniques : « La démarche des artistes est différente, les processus de création relèvent davantage de l'instantané ». Créée pour Avignon, *Sun*, pièce de Cyril Teste, illustre parfaitement ce postulat. Onirisme, contemplation : cette production explore notre part d'enfance dissimulée dans un décor en perpétuelle évolution. Une mise en abîme pixelisée. ➔

DSDH jusqu'au 3 février au Carré de Saint-Médard-en-Jalles

www.lecarre-lescolonnes.fr



Sun de Cyril Teste sera jouée le 3 février.

Nathalie Sternalski via le festival DSDH

Detachment, du givre à l'âme

Après le milieu skinhead dépeint dans *American History X*, Toni Kaye décide d'ausculter le corps enseignant new-yorkais. Exit les Harvard et autres universités prestigieuses : c'est un lycée en zone sensible qui intéresse le réalisateur. Autopsie.

« Si je ne prenais pas de cachets, j'assassinerais la moitié des parents d'élèves et j'aiderais l'autre à jeter leurs propres mères par la fenêtre ! », tonne un vieux prof. Une détresse légitime : jurons, menaces et crachats constituent l'ordinaire des enseignants d'un lycée de banlieue new-yorkaise. Parmi eux, Henry Barthes, alias Adrian Brody (oscar du meilleur acteur dans *Le Pianiste*), impeccable dans un complet noir. Les yeux sombres, pâle comme un fantôme. Invulnérable. « Ce qu'on me dit n'a pas d'importance », affirme-t-il d'un ton serein à ses élèves. Une posture de Bouddha nécessaire pour affronter la classe et imposer son autorité. Henry Barthes est une dalle lisse sur laquelle tout glisse et s'évapore. Jusqu'au déclin.

SUFFOCATION

Un soir, il rencontre Erica, prostituée de 14 ans façon Jodie Foster dans *Taxi Driver*, et décide de l'héberger. Peu à peu, l'affection qu'il nourrit pour elle entame sa carapace de prof inflexible. Le bloc de marbre poli se fissure par petites touches, imperceptibles. La tension permanente au lycée, l'échec de sa pédagogie et l'agonie de son grand-père désintègrent littéralement sa cuirasse. Restent la colère et les chaises balayées par Henry Barthes. Lucide, il se confie entre deux coups

Par Adrian de San Isidoro

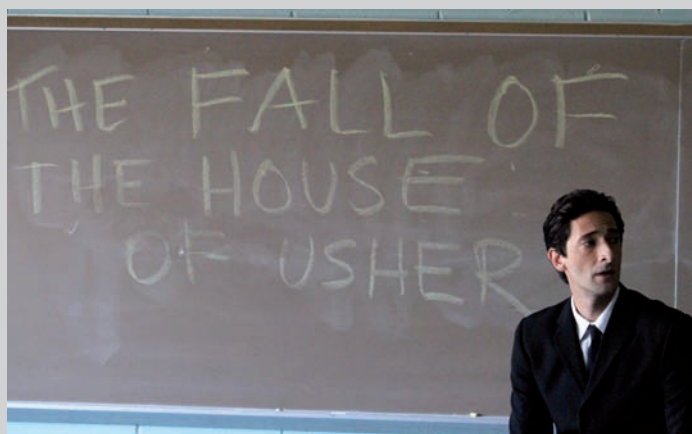
de folie : « On a tous nos problèmes. Certains jours, on a un espace limité pour les autres ». En clair, l'enseignant n'est pas une machine à encaisser les coups. Il peut péter une durite.

Cette rage souterraine apparaît dans le film. A certains moments-clés, des dessins s'incrémentent en images subliminales. Bonhomme guillotiné, papillon brûlé au plaisir de la flamme : les pulsions suicidaires de Barthes jaillissent brutalement à l'écran. Le spectateur éprouve une sensation de malaise. Il suffoque. La capacité du long-métrage à communiquer la détresse du professeur et des élèves est saisissante.

« GLACE AU CŒUR »

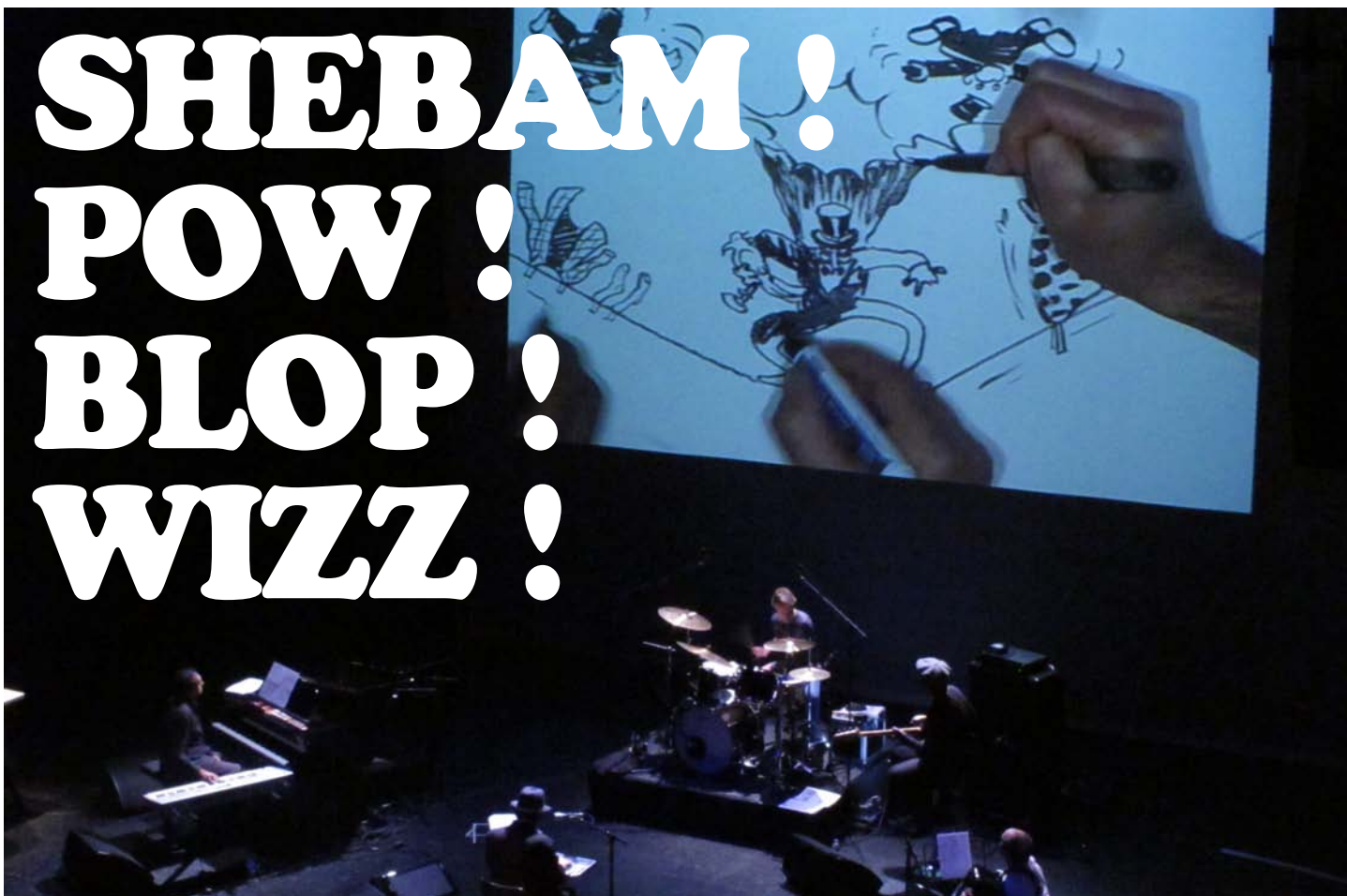
C'est que le film ne prend partie ni pour les ados, ni pour les adultes. Il préfère les lier en évoquant le fardeau collectif de l'exis-

tence. Cette éternelle « glace au cœur » qui peut conduire à l'auto-destruction et au coup de blues final. *Detachment* est une déchirure taillée dans le nerf du présent. Un fix d'émotion brute. Le tout soutenu par de longues notes de piano sublimes très Erik Satie. Film à la fois jouissif et dégrisant par sa justesse. Le spectateur sort chamboulé. La pépite du début d'année. ➔



D.R.

SHEBAM! POW! BLOP! WIZZ!



Sur l'écran, une véritable répartition des tâches.

La BD est musicale autant que la musique est visuelle. Raconter une histoire, c'est jouer sur le rythme des cases et du récit. À Angoulême, les « concerts de dessins » organisés depuis 2005 par le festival de la bande dessinée interrogent la relation entre musique et BD. Reportage et entretiens.

Par Charlotte Jousserand et Boris Jullien

« Ceux qui participent pour la première fois sont frustrés, il faut faire un dessin efficace mais l'important, c'est le geste et la dynamique créés par le travail collectif », explique Jean-Louis Tripp.

Côté public, le concept séduit et le théâtre d'Angoulême (700 places) affiche complet pour trois des quatre représentations. Véronique et Dominique, deux quinquagénaires habituées du festival, assistent au « concert de dessins » depuis quatre ans. Pour elles, « la musique ne nuit pas aux dessins et c'est déjà bien ». Si les dessinateurs ne retiennent que les défauts de leurs œuvres à l'état de brouillon, le public semble ravi de découvrir le processus de construction des cases, une expérience inédite jusque-là réservée à la tasse à café du dessinateur, essuie dans son atelier.

L'expérience est devenue alors un rendez-vous incontournable du Festival. L'idée de « concert de dessins » germe en 2005 dans la tête de Zep, l'auteur de Titeuf, et de Benoît Mouchard, directeur artistique du festival. D'abord conçu pour un hommage unique à Winsor Mac Cay, un auteur américain, les créateurs se rendent compte que l'idée mérite un bis repetita. Depuis, les « concerts de dessins » s'exportent, mais sous un autre nom, car labellisé par le festival d'Angoulême.

COMME UNE ROCKSTAR

Dessinateurs et musiciens s'émancipent. L'année dernière, Baru, alors président du Jury, a invité Heavy Trash pour une session exceptionnelle, privée d'Areski, l'habituel compositeur. « J'ai émis quelques réserves quand on m'a proposé un "concert de dessins", explique Baru. J'ai répondu OK, mais avec du rock. J'ai convié Heavy Trash, ça me faisait plaisir. Mais j'ai abordé la chose différemment, j'ai considéré que je n'avais pas besoin de me préparer à dessiner sur du rock'n'roll. Le rock'n'roll, c'est quelque chose que j'ai en moi, je suis tombé dedans quand j'étais petit ».

Hors Angoulême, d'autres concerts illustrés s'organisent. Le bordelais Hervé Bourhis, auteur du *Petit livre rock*, a participé à Orthez (64) à l'un de ces live d'un nouveau genre : « Un groupe du coin jouait des reprises des Ramones, je devais faire des dessins sur des chansons punk de moins d'une minute. Quand ça a été terminé, j'étais épuisé, la chemise trempée de sueur ». Comme une rockstar qui n'en serait pas une, grisée par la présence d'un public conquis, mais sans posture car concentrée sur la planche qui fera l'histoire.



Le voleur masqué, héros de la BD musicale, ressemble étrangement au *Chanteur sans nom*. Ce n'est pas vraiment une coïncidence puisque le scénariste du « concert de dessins » 2012, Arnaud Le Gouëfflec, est également l'auteur de cette bande dessinée sélectionnée pour le festival. Passionné de musique, Arnaud Le Gouëfflec considère que chaque case est comme une cellule rythmique. « Écrire des chansons, c'est raconter des histoires et c'est pareil dans la bande dessinée. » Pour lui, musique et BD se complètent. Son acolyte, Olivier Balez, dessinateur du *Chanteur sans nom*, confirme : « La musique est dans le rythme des pages, du scénario et c'est à moi de rendre le tempo du récit à travers des pages silencieuses ou non ».

Sur les pupitres installés sur la scène du théâtre d'Angoulême, les storyboards se substituent aux partitions des musiciens. À la place des portées, des noires et des croches, des croquis et des planches de bande dessinée. Instruments de musique au centre et tables à dessins se côtoient de chaque côté de la scène. Derrière la batterie seule à faire face au public, l'écran géant blanc attend d'être crayonné. Tout est prêt pour le « concert de dessins » du jour. Le son et l'image s'entremêlent alors pour mieux raconter une histoire au spectateur.

14 heures. Jean-Louis Tripp monte sur les planches du théâtre et esquisse les premiers traits d'une BD qui se construit en musique sous les yeux du public. « C'est exaltant, raconte l'auteur de *Magasin Général* : sur certains dessins, une dynamique se crée avec la musique, on se sent comme porté. » À chaque case son thème musical : la bande originale composée par Areski Belkacem entend donner des couleurs sonores aux dessins en noir et blanc. L'histoire : un Arsène Lupin romantique vole une statue de phénix dans un musée et tente d'échapper aux képis sur les toits de Paris. Pour accompagner ce scénario d'Arnaud Le Gouëfflec, du jazz-accordéon qui évoque le Montmartre des années 30. Le bassiste, Bobby Jacky, pousse l'élégance jusqu'à porter un bérêt de Gavroche.

BIS REPETITA

Jean-Louis Tripp ne dessine pas seul : il est vite rejoint sur scène par sept autres mains. Un ballet de feutres, crayons et pinceaux se joue sur la table à dessiner. Les mains se croisent et se décroisent : les dessinateurs n'ont que trois minutes pour réaliser une case. La musique dicte le tempo de la progression du récit :

BARU, FÉRU DE ROCK'N'ROLL

Le Grand Prix du festival 2010 a deux amours : la BD et la musique. Baru dit d'ailleurs de la bande dessinée qu'elle est le deuxième nom du rock'n'roll. Explications.

« Au départ, c'était un peu une provocation. La bande dessinée contemporaine – j'entends : après Tintin – et le rock'n'roll sont intimement liés. Historiquement, déjà : ils sont nés en même temps, dans les années soixante. Et puis, les deux touchent le même pu-

Par Boris Jullien

blic. La BD et le rock'n'roll sont les deux mamelles d'une génération qui a eu 15-20 ans dans les sixties.

En interview, vous déclarez souvent que vous seriez devenu un chanteur de rock si vous n'aviez pas dessiné...

J'aurais pu être un guitariste correct, mais je ne me suis pas donné les moyens d'apprendre la guitare. De toute façon, je n'aime pas la virtuosité. Le rock'n'roll, ce n'est pas des prouesses techniques, c'est des riffs bien foutus. C'est la même chose en dessin : un dessin virtuose n'a pas d'intérêt, mais le trait doit contenir une énergie qui équi-

vaut à celle du rock'n'roll. La BD et le rock'n'roll renvoient tous les deux à une forme d'exultation, de libération du corps. Ils ne s'adressent pas à la partie la plus cultivée du cerveau, mais celle juste en dessous. Ils ne sont pas reçus sur un mode savant.

Comment ça ?

C'est comme avec la pop anglaise, l'important, ce n'est pas tant de comprendre les paroles que de saisir l'émotion derrière : une image doit se comprendre sans le texte. Le verbe, en dessin comme en rock'n'roll, est secondaire. Les mots, certes, peuvent renforcer le dessin ou la musique, mais ce n'est pas la vocation première de la BD. Les mots sont juste là pour donner des informations, du contexte, pas pour susciter l'émotion, sinon on tombe dans la littérature.

L'année dernière, vous avez participé à un « concert de dessins » avec le groupe de rockabilly, Heavy Trash. Quels souvenirs en tirez-vous ?

J'ai été mauvais comme un cochon. Mais le public n'a pas vu ça. Quand tu cherches à aller vite, le dessin produit est loin du niveau de tension d'un auteur au sommet de son art. Il y a un temps de fabrication du dessin, nettement plus lent, incompatible avec le rythme du live. L'auteur est obligé de changer son trait, sa manière habituelle de travailler. À un moment donné, on a mis le feu à nos dessins, on a juste essayé un truc pour être en phase avec l'énergie du groupe sur scène.



Le blues de Blutch

L'auteur de *Pour en finir avec le cinéma* en a visiblement aussi fini avec le jazz.

En BD, qu'apporte le dessin à la musique, selon vous ? Si on parlait de votre rapport au jazz...

Je ne sais pas par quel bout prendre la question. Au début la musique me reposait du dessin. Le dessin est concret, se définit comme un récit anecdotique par opposition à la musique qui est une abstraction. Je ne peux pas représenter la musique.

Mais vous l'avez pourtant fait pour la revue *Jazzman*...

Oui, quand j'ai travaillé pour la revue *Jazzman* il fallait représenter la musique. J'aime beaucoup le jazz, j'en écoute tout le temps. Mais avec *Jazzman*, c'est devenu un travail et pendant un temps j'ai perdu le goût du jazz.

Vous savez, je ne suis pas musicien. Le jazz et la musique en général, c'est une manière de nourrir les histoires, c'est une autre forme d'excitation, de stimulation, d'exaltation.

L'enjeu avec la représentation de la musique par le dessin, c'est de trouver d'autres symboles que les simples notes de musique que l'on connaît : les noires, les croches...

Comment donner à voir la musique ?

Je pense qu'on ne peut pas représenter la musique en BD. Le problème finalement c'est que représenter la musique revient à réduire la musique, réduire ce qui me semblait vaste, luxuriant et riche. Je ne peux pas en faire une représentation anecdotique.

Propos recueillis par Marion Aquilina



Baru a la banane.

BANDE DESSINÉE TRAIT ÉNERGIQUE

Le dessinateur bordelais, auteur du *Petit livre du rock* et du *Petit livre de la Ve République*, est au meilleur quand son pinceau frôle l'art brut du rock. Même s'il parle de politique.

Comment peut-on retranscrire la débauche d'énergie propre au rock dans le dessin ?

Il n'y a pas de rapport à la base entre le rock et la bande dessinée. Quand les Ramones jouent, ils balancent un riff et c'est tout, il y a une urgence dans leur prestation. Cette urgence n'existe pas naturellement dans la bande dessinée. Les dessinateurs punk qui mettent un mois à sortir une planche, je trouve ça bizarre. Si je veux illustrer le rock, je dessine sans ébauche, directement au pinceau, avec le plus de dynamisme possible, avec un geste jeté. Si je dessine lentement, je suis moins bon en fait.

Quels sont les groupes que vous préférez dessiner ?

En fait, ce n'est pas les groupes que je préfère écouter que je préfère dessiner. Queen et Kiss, des groupes très visuels, j'adore les dessiner mais je n'écoute jamais. Les

Pixies, par exemple, j'adore écouter mais je trouve parfois plus rigolo de dessiner François Mitterrand. Pour mon livre sur la Ve République, c'est marrant, j'utilise la même technique de pinceau que pour *Le petit livre du rock*. La seule différence, c'est que je ne dessine pas Mick Jagger, mais Raymond Barre.



LE VIF D'OR DE L'UBB

Une tignasse blonde, un sourire enjôleur et un regard bleu azur. Attention surfeur ? Pas que ! Blair Connor est d'abord l'ailier australien de l'UBB. Arrivé en France il y a un an et demi, il a vécu l'ascension du club de la Pro D2 au TOP 14. De l'adaptation à l'intégration, retour sur ses moments forts.

Par Pierre Garrat, Antoine Huot de Saint Albin & Charlotte Jousserand

37ème minute de jeu, samedi 28 janvier, stade Chaban-Delmas à Bordeaux. Les quelque 25 000 spectateurs voient un TGV blond transpercer la ligne défensive clermontoise. A l'origine de l'essai de l'Union Bordeaux Bègles (UBB), Blair Connor contribue par ses performances à la bonne marche du club en Top 14. Malgré la défaite, l'équipe girondine a montré qu'elle pouvait rivaliser avec les plus grosses équipes du championnat. A travers l'explosion de ce joueur aux yeux du rugby français, c'est la réussite de tout un club qui est aujourd'hui en passe de se maintenir, son principal objectif pour la saison. Club né en 2006 de la fusion entre deux clubs historiques de l'agglomération bordelaise, l'Union

gravit les échelons un à un. routant, fulgurant, imprévisible... Blair Connor l'est très souvent.

La réussite de l'UBB, c'est aussi de dénicher des joueurs qui n'étaient pas dans ses priorités initiales. « Le recrutement de Blair Connor s'est fait par hasard », explique Vincent Etcheto. « Je regardais un match des moins de 20 ans Australiens pour repérer un autre joueur, mais je me suis focalisé sur ce blondinet qui courait partout. J'ai eu un véritable coup de cœur pour ce joueur. » A tel point qu'aujourd'hui, Blair Connor est devenu en quelque sorte son « petit chou ». Depuis, une relation particulière s'est instaurée entre les deux hommes.

UN JOUEUR (D)ÉTONNANT

Quand il est arrivé, il ne connaissait rien à la ville, à la culture française mais cela ne l'a pas effrayé plus que ça. Alors pourquoi Bordeaux ? « C'est un super endroit, avec une forte population étudiante et c'est près de la mer. » Car comme tout Australien, ce surfeur confirmé a fait glisser avec délice sa planche de la Sunshine Coast à Lacanau. Bien qu'il ne parle toujours pas français un an et demi après son arrivée, il se dégage de ce visage d'adolescent une joie de vivre communicative, qui fait plaisir à voir. « Il est toujours content, quoi qu'il se passe », dit son capitaine Matthew Clarkin. Et quand il s'agit de décrire l'ailier australien, ses coéquipiers sont unanimes : « Super mec », dit de lui Nicolas Descamps, le pilier. « Il est toujours de bonne humeur », répète Ludovic Loustau, le préparateur physique. « C'est un phénomène, sur et en dehors du terrain », affirme Matthew Clarkin. Bien qu'il consacre la plupart de son temps au rugby, Blair n'oublie pas de penser à son avenir. Il continue,

FICHE TECHNIQUE

- Nom : Blair Connor
- Date et lieu : Né le 29 septembre 1988 à Brisbane (Australie)
- Taille & poids : 1m85/84kg
- Postes : ailier/arrière
- Sélection : International moins de 20 ans Australie
- Clubs : 2007-2008 Ballymore Tornadoes, 2008-2010 Queensland Reds
- Depuis 2010 : Union Bordeaux-Bègles

L'échauffement : un moment de concentration déterminant pour la préparation mentale de l'équipe avant d'aborder le match face à Clermont.



par correspondance, ses études de commerce international commencées en Australie. Deux fois par semaine, le rugbyman redevient étudiant. Studieux, il sait aussi s'amuser. Tous ses coéquipiers l'affirment, « *c'est le roi de la fête* ». Le Houses of Parliament, rue du Parlement-Sainte-Catherine, constitue un endroit incontournable pour le sportif. Il y retrouve des sons familiers, de la langue anglo-saxonne au tintement des verres, souvent partagés entre coéquipiers.

Le personnage de Blair Connor est de ce qu'il y a de plus paradoxal. Très décontracté dans la vie, il est capable de devenir sur le terrain un authentique guerrier. « *En cinq minutes c'est la métamorphose. C'est comme s'il passait dans une cabine téléphonique pour se transformer en super-héros* », selon son coach.

Comparé aux autres mastodontes à son poste du championnat, le « vif d'or » de l'UBB peut paraître

fragile. Mais ne vous y trompez pas, il est « *dur comme la pierre* », solide à l'impact et sa vitesse lui permet d'éviter de se faire attraper. Volontaire, prêt à donner de sa personne, Blair Connor ne reculera pas devant d'imposants adversaires. Samedi, face à Clermont, il s'est, durant une mi-temps, défendu bec et ongles face à la star internationale néo-zélandaise Sitiveni Sivivatu. Malade, il a dû laisser sa place pour le second acte, mais cela ne l'a pas empêché de se faire remarquer durant le temps passé sur le terrain. « *Blair Connor est un très bon joueur, il est rapide et surtout il est très difficile de le passer en un contre un* ». L'hommage est signé Brent Russel, ailier sud-africain de Clermont, qui a eu beaucoup de mal à déborder l'Australien.

À BORDEAUX, SA DEUXIÈME FAMILLE

Blair Connor se verrait bien rester à Bordeaux toute sa carrière. « *Ici, c'est ma maison, la ville est super, les gens très sympas, je n'ai pas envie de jouer ailleurs* ». Il ne retournera en Australie qu'à sa retraite sportive, mettant une croix ainsi sur la sélection australienne (NDLR : les joueurs australiens jouant à l'étranger ne sont pas sélectionnables). Le jeu français lui convient à merveille. L'UBB, où il est un titulaire indiscutable, pratique un jeu offensif et débridé qui lui permet de s'exprimer pleinement. Mais s'adapter au rugby français, c'est aussi passer à un rythme plus conséquent. 30 matchs par saison en France contre « *seulement* » 18 en Australie. « *Il faut savoir se gérer. On doit s'adapter à l'entraînement, profiter des jours de repos durant la semaine pour être en forme* ». A Bordeaux, grâce aux séances de préparation physique, il a éloigné le spectre de l'infirmerie. Les longues blessures du temps où il jouait pour les Reds ne sont plus, aujourd'hui, qu'un lointain souvenir.

Depuis juillet 2010, c'est une véritable famille qui s'est créée au sein du club. Malgré la présence de nombreuses nationalités, neuf au total, le club a réussi à former un groupe très solidaire. C'est pour cela que le jeune Australien a prolongé son contrat pour deux ans supplémentaires. Chose rare dans le monde professionnel, il n'a pas inclus de clause de départ en cas de descente à l'étagé inférieur. « *On a envie de rester tous ensemble même si on descend* », explique l'Australien.

L'OBJECTIF ULTIME : LE TITRE

Cette cohésion se retrouve à l'entraînement. Au stade André Moga de Bègles, ce ne sont pas des individualités qui s'expriment mais tout un groupe uni et volontaire dans le travail. On ressent une véritable cohésion, qui aide le club à grandir. Tous se sont embarqués dans cette aventure pour essayer dans un premier temps

de maintenir Bordeaux dans l'élite et voir plus haut ensuite. « *J'ai envie de rester à Bordeaux pour gagner le Bouclier de Brennus* ». Il est clair que cette planche de bois le fait rêver. Depuis 1991, la ville attend de fêter un nouveau titre.

Le stade Chaban-Delmas, qui accueille les grandes affiches, commence à s'habituer aux performances du club girondin. Ce match était la sixième occasion pour les joueurs d'évoluer devant plus de 20 000 personnes. Pour Blair Connor, cet endroit est formidable, mais le stade André Moga tient une place particulière dans l'histoire du club : il est son berceau originel. « *En plus des entraînements, on joue dix matchs cette saison à Moga, c'est notre maison* ». C'est dans ce stade qu'ils

ont livré des batailles acharnées pour accéder au Top 14. Cette montée dans l'élite n'a pas perturbé le jeune Australien,

bien au contraire « *Blair Connor fait partie de ces bons joueurs, qui deviennent encore meilleurs quand le niveau monte* ».

Il a beaucoup progressé cette année », selon le coach. Il fait preuve de plus de maturité et son jeu est plus abouti. A la mi-saison, il a marqué quasiment autant d'essais que sur l'ensemble de l'exercice passé.

Pas samedi soir. Face à

Clermont, son absence en seconde mi-temps a beaucoup pesé dans le jeu de l'UBB. « *On a péché dans le jeu au large et sur les ailes* », témoigne l'entraîneur. Une nouvelle preuve que le Wallaby est une pièce maîtresse du jeu de l'UBB. 🐨

Bordeaux c'est ma maison, je me verrais bien faire toute ma carrière ici



ROI DES JEUX, JEU DES ROIS

Sport populaire à la Renaissance, le jeu de paume est progressivement tombé dans l'oubli. Mais loin de la ferveur d'autrefois, une poignée de passionnés s'efforce d'entretenir la tradition. Plongée au coeur d'une autre époque.

Une bannière anglaise, de vieilles reliques en bois, et de nombreuses références au passé : c'est une étrange sensation qui nous envahit en pénétrant la salle du jeu de paume de Mérignac. La sensation d'avoir atterri dans un autre siècle, celui où ce sport était roi. Symbole d'une classe dominante et privilégiée, le jeu subira pourtant de plein fouet la Révolution et son fameux serment.

TENUE CORRECTE EXIGÉE

Apprécié aujourd'hui dans les pays anglo-saxons, il ne se pratique plus que dans quatre lieux en France : Mérignac, Paris, Fontainebleau et Pau. Et parmi les 250 licenciés nationaux, beaucoup viennent d'outre-Manche. C'est le cas de Simon Marshall, 34 ans, directeur sportif du club de Bordeaux-Mérignac : « En Angleterre, où l'on joue beaucoup, il y a environ 35 cours et une dizaine aux États-Unis ». Simon, lui, a découvert la paume à 13 ans dans un club londonien. Arrivé à Bordeaux en 2007, il gère le club à plein temps, partageant son activité entre la réparation de raquettes et la confection de balles, deux outils indispensables à la pratique de ce sport complexe.

Basé sur une conquête de territoire, le jeu de paume reprend les mêmes principes que le tennis. Une petite différence cependant : ici, on joue aussi avec les murs. Ajoutez à cela des « lignes de chasse » ou des « handicaps » déterminés par des classements spéciaux, et vous parviendrez à dérouter n'importe quel novice. « Je joue régulièrement depuis plus d'un mois, et j'avoue ne pas encore tout comprendre », raconte Maxime, un nouveau li-

Par Julien Chabroux & Clément Chaillou

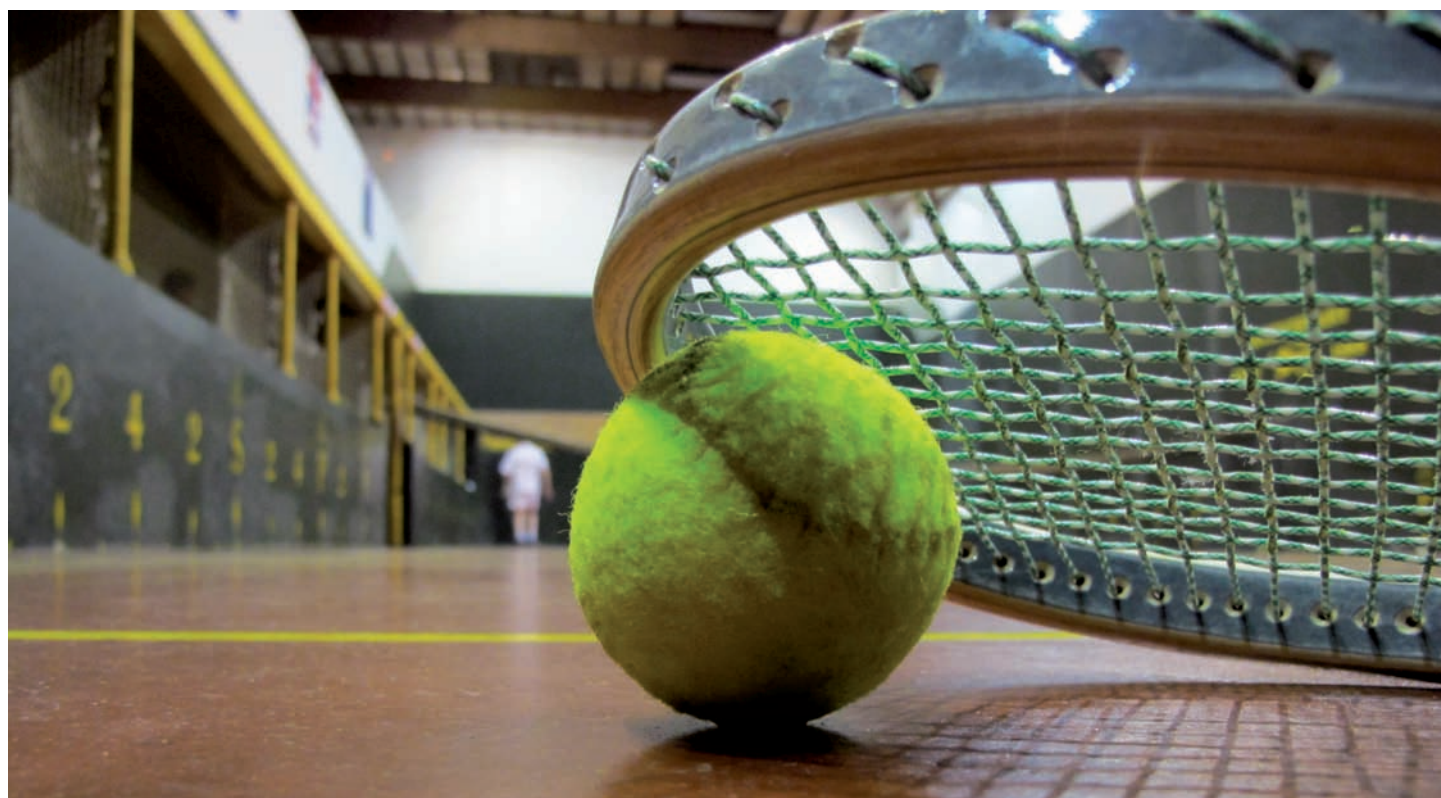
cencié. Il faut dire que le jeu de paume n'a pas vraiment évolué avec son temps. Orchestré par des règles ancestrales - les mêmes depuis 1592 - il se veut hostile à toute modernisation. En compétition, chaque joueur doit ainsi se vêtir de blanc, la couleur des rois.

BIENVENUE CHEZ LES ARISTOS

La passion du jeu se transmet le plus souvent de génération en génération. Et d'homme à homme, de préférence. « Mon grand-père, mon père et mon cousin ont tous les trois été champions de France », explique fièrement Pierre Sarlangue, l'un des plus fidèles membres du club. Et si le jeu de paume semble assez fermé sur le plan sportif, il ne l'est pas moins sur le plan financier. A 515 euros la licence annuelle, peu étonnant qu'il n'attire pas les foules. Les joueurs sont pour la plupart issus de professions libérales ou de vieilles familles bordelaises. Un élitisme reconnu par Simon Marshall : « Le jeu de paume se veut ouvert à tous, mais il est vrai qu'il est pratiqué par une certaine classe de la société, souligne le jeune Anglais à l'accent bien marqué. A New York, par exemple, les deux cours se situent sur Park Avenue, dans le Racquet and Tennis Club », où se rassemble la haute société de Manhattan.

Un sport particulier, donc, mais un sport avant tout, qui requiert de nombreuses qualités physiques. Les intéressés devront cependant se dépêcher. A la fin de l'année, le club devrait faire ses adieux à ses actuels locaux. La vieille salle de Mérignac laissera place à de nouvelles résidences. Comme une révolution dans l'air... ➔

Né au XII^e siècle, le jeu de paume est un vieil ancêtre du tennis.



JEAN-CHRISTOPHE PÉRAUD : « FAIRE MIEUX SUR LE TOUR »

Les premiers coups de pédales de la saison ont été donnés en Australie, lors du Tour Down Under. Jean-Christophe Péraud, le coureur d'AG2R La Mondiale originaire du Sud-Ouest, a lui choisi de débiter 2012 en France, à Bessèges. Avant sa première course, l'ancien VTTiste, 10e du Tour l'an dernier, se livre.

Comment s'est déroulée votre préparation cet hiver ?

Pas aussi bien que je l'aurais espéré. Cette année, j'ai repris l'entraînement plus tard que d'habitude, le 8 décembre. J'ai été un peu malade. Pour le moment, j'en suis à plus de 2 000 kilomètres d'entraînement.

Quelles seront vos premières courses de la saison ?

Je vais commencer 2012 à l'Etoile de Bessèges début février. Ensuite, je participerai au Tour d'Algarve au Portugal. Mon premier gros objectif de l'année est Paris-Nice. J'espère améliorer ma 6e place obtenue en 2011.

Avez-vous déterminé la suite de votre programme ?

Je devrais participer au Tour du Pays Basque, à la Flèche Wallonne, aux Quatre jours de Dunkerque et au Dauphiné avant le Tour de France.

Le Tour, c'est encore votre principal objectif cette année ?

Oui. Mon but est de faire mieux que ma 10e place l'an passé. En 2011, pour ma première participation, j'avais eu une fringale dans la montée de Luz-Ardiden. Avec plus d'expérience, je pense pouvoir progresser. De plus, le parcours m'avantage cette année avec deux longs contre-la-montre.

Doublerez-vous le Tour de France par le Tour d'Espagne ?

Non. Je compte m'illustrer en fin de saison, au Canada pour les Grand Prix du Québec et de Montréal, puis en Chine pour le Tour de Pékin et sur le Tour de Lombardie, en Italie.

Allez-vous participer aux Jeux Olympiques en VTT cross-country, où vous avez un titre de vice-champion à défendre ?

Je l'espère ! Mais ça va être compliqué. J'ai arrêté le VTT en

Propos recueillis par Julien Chabroux

2009. Or, pour être à Londres, il faut d'abord que je me qualifie lors des quatre manches de Coupe du monde. En tout cas, je ne disputerai a priori pas les Jeux sur route car le parcours ne me convient pas.

Vous êtes natif de Toulouse. Revenez-vous dans le Sud-Ouest ?

Très rarement. Même si j'ai toujours mes parents à Toulouse, je vis avec ma compagne à Lyon. Les Monts du Lyonnais, c'est un endroit idéal pour s'entraîner.

J.-C. Péraud a été champion de France du contre-la-montre en 2009.



Rama, CC-by-sa-2.0-fr

Le réseau social qui a du chien

La plus grosse bêtise de Fudgy est de mordre son carnet de santé ; le plat favori de Ficelle est le céleri ; et Duchesse est « apte à la reproduction ». Bienvenue dans l'univers Yummypets, littéralement les « animaux à croquer ». 20 000 chats, chiens, reptiles et autres amis des humains y sont inscrits.

Comme sur le site plus classique du réseau social Facebook, il est possible ici de laisser des commentaires sur les profils des adhérents et de « Yummer » certaines photos.

Ce qui revient à l'approuver. Le site propose aussi le Top 50 des animaux les plus craquants et une page « cute or not », qui consiste à choisir la plus mignonne des deux bestioles proposées. Mais au-delà du caractère insolite et cocasse du site, c'est le succès qu'il rencontre qui est stupéfiant.

C'est l'agence de communication digitale bordelaise Octopepper qui en a eu l'idée. Elle est habituée des projets hors du commun et a créé lecrush.com, présenté comme un « révélateur d'attrance ». On s'inscrit et on peut savoir si, parmi les autres membres, quelqu'un aura le béguin pour soi. Le 20 novembre 2011, Octopepper lance son réseau social pour animaux, en partant de constats simples : les gens sont fous de leurs « amis » et en Europe, il y a plus de bêtes qu'il y a d'humains.

Par Clémence Bohême & Aurélie Simon

La notoriété vient de l'Agence France Presse qui rédige un article sur Yummypets le 7 janvier. C'est un tournant décisif. Mathieu Glayrouse, cogérant d'Octopepper, confie à ce sujet : « Nous avons mis en place une stratégie média, mais nous ne pensions pas être aussi rapidement relayés. Et surtout si vite : de nombreuses radios, quatre télévisions et un nombre impressionnant de journalistes de presse se sont précipitées sur nous. On parle aussi de nous en Belgique, au Canada et à Tokyo ».

Aujourd'hui, la célébrité du site s'envole au-delà des frontières et ses créateurs ont été obligés de mettre en ligne une version en anglais pour répondre aux 10% d'animaux étrangers présents. Si le site se veut candide et naïf, les responsables gardent à l'esprit son côté commercial. Des applications mobiles et une possible conquête du marché asiatique font partie des projets en perspective.

Selon son profil, Rolyta est une petite chienne très câline.



D.R.

LE RÔLE DE SA VIE

Par Nicolas Canderatz

« Raymond va pécho! » C'est le titre du futur spectacle de Raymond Forestier, un comédien séducteur passé maître dans l'art de l'auto-dérision.

Par une belle matinée en bord de Garonne, le train tranquille des joggeurs dominicains. Soudain : un énergumène.

Le cycliste ganté, cravate sous le veston, portant manchettes, arbore des bottines sous un pantalon cintré. Il s'approche de nous en souriant. Le marché des Chartrons, dans le Bordeaux chic, est pour lui l'occasion de « *couvrir l'héritière* ». Il nous faut peu de temps pour nous en rendre compte : Raymond, c'est une gueule et une gouaille. Il est humoriste, il annonce la fin du monde et une sainte lui est apparue. A la fin de sa tirade, rendez-vous est pris, l'artiste nous salue.

Sa première vie, déjà, préfigurait une existence hors du commun. Le petit Raymond a une vie intérieure foisonnante. Promu taré par l'Education nationale, jugé barjot par son pédiatre, sa scolarité est morne. Raymond est un lion en cage. « *Ce qui n'est pas normal, c'est que je me sentais normal* ». Alors il s'adapte, bosse dans le bâtiment, se crée une vie sociale. « *Et là, je m'emmerde* » : tout le monde n'est pas fait pour le prêt-à-exister. Or, c'est un heureux drame qui vient donner un petit coup de pouce à son destin.

En 1990, il tombe d'un échafaudage et se réveille trois semaines plus tard. Une longue sieste qui lui laisse des séquelles. Le rescapé va tout plaquer. Après sa « *renaissance* », il ne gardera comme ultime preuve de son passé qu'un scanner du crâne, celui d'un mort si l'on en croit l'un de ses médecins. Mais de son propre aveu, Raymond a toujours « *un pet au casque* ».

CARPE DIEM, LA VIE D'UN ARTISTE.

« *Prendre le temps de vivre, d'aimer. J'ai le droit à une seconde vie, ce n'est pas pour la foutre sur l'étagère* ». Ce mantra est celui d'un hédoniste. Et si le sort est ironique, Raymond est un optimiste, un vrai.

Tout amnésique qu'il est, le joyeux drille est bougrement versatile. Intarissable, il raconte son entrée dans le showbiz, pas à pas, à grand renfort de gestes. La bière et la lumière tamisée du *Café Brun* prêtent à la confidence. Les souvenirs s'enchaînent à une vitesse folle : les premiers émois du cabaret, le tournage de *Délicatessen*, les plateaux télé. Des anecdotes et des noms : Bouvard, Chabat, Sébastien. Talentueux et culotté, le comédien a tissé un réseau et fait son trou jusqu'à gagner les planches de l'Olympia. Sans aucun plan de carrière, simplement mû par le plaisir de la reconnaissance du public, l'artiste a mordu la vie à pleines dents. Et a laissé derrière lui le tourbillon parisien pour venir s'installer à Bordeaux. Toujours briser la routine.

L'INTELLIGENCE DU CŒUR

« *Si les artistes s'embrassent pour se dire bonjour, c'est pour éviter de se regarder dans les yeux* ». Pas fou le Raymond. Pas mondain pour un sou, aux antipodes du snobinard coincé, Raymond n'en est pas moins homme de spectacle. D'abord pour son costume : Monsieur est coquet, « *il s'arrange* ». Séducteur de chaque instant, blagueur invétéré, il concède une pointe de narcissisme, « *parce qu'on doit d'abord se plaire à soi-même* ». Espiègle, goguenard, il entend rire de tout, en chanter de la dérision. Mais l'acteur est réaliste : pour lui le monde va mal. Il assiste en spectateur impuissant, comme tout un chacun, au déploiement d'un scénario tragique. « *On a perdu la comicalité* », déplore ce nostalgique un brin réac, qui fustige la « *génération panique* ».

Croyant, Raymond défend les valeurs de la charité. Il préfère aux tartufferies caritatives la figure de Thérèse de Lisieux, sainte femme qui vient en aide à ceux qui sont dans le besoin. Mais au fond, ne prenons pas peur : comme dans la Bible, l'Apocalypse prévue pour décembre 2012 est une bonne chose : « *Repartons sur des bases saines* ». En attendant la fin du monde, Raymond n'a certes pas tiré sa révérence. Espérons-le, il n'a pas fini de nous faire rire. Un message avant de partir ? « *Souriez !* » Rideau. ☺

J'ai le droit à une seconde vie, ce n'est pas pour la foutre sur l'étagère.